

# LE MATRICULE DES ANGES

Le mensuel de la littérature contemporaine

N° 100. Février 2009 - 6 €

Numéro spécial

## Quelle critique littéraire attendez-vous ?

40 écrivains répondent

Benaïssa, Bergounioux, Bertina, Blanchard, Bon, Caligaris, Chevillard,  
Cliff, Commère, Cormann, Detambel, Deville, Didier, Emaz, Fabre...



# Pourquoi écrivez-vous de la critique littéraire ?

## L'avis de nos collaborateurs

### RICHARD BLIN

Pour un tas de plus ou moins bonnes raisons sans doute – sait-on jamais ce que sait qu'écrire ? –, mais peut-être avant tout pour manifester une forme de reconnaissance. Pour donner forme à ce que font de nous les livres, dire la façon dont ils s'insinuent en nous, nous troublent, nous aident à mieux entendre – par le biais de la distance et de l'autre – ce qu'on n'ose pas toujours s'avouer ou dire.

Avec le sentiment aussi de retrouver cette forme d'innocence des premières lectures, ce mixte d'excitation, d'attente et de surprise qui se conjugue aujourd'hui à l'espoir de côtoyer quelque état provisoire de l'absolu, d'approcher l'âpre nudité du vivre, et d'aller, dans du frêle ou de l'émerveillé, vers cet autre pour lequel, inconsciemment, on écrit.

Parce que je me sens plus intensif que réflexif, que je dépends plus de mes sens que de mon intelligence. Parce que j'aime ce temps de l'écriture où l'on devient le creuset d'une étrange alchimie où entrent en composition aussi bien le désir amoureux que le besoin de saluer la beauté (sachant, comme disait Arthur Cravan, que « les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses »). Sans oublier le plaisir de lire ce qu'on savait déjà, et celui de se reconnaître dans l'autre. Parce qu'au bout du compte, c'est toujours l'homme qu'on trouve – ce qui vaut aussi, bien sûr, pour le critique, dont les textes dessinent, par défaut, l'autoportrait. Magie et beauté de la littérature, qui n'est qu'une confession perpétuelle en quête de son destinataire.

### ÉRIC DUSSERT

On trouve toujours des arguments plus ou moins croustillants – ironiquement croustillants – pour justifier la critique. Certains sont moraux, d'autres esthétiques. Je m'en bats l'œil, je ne leur accorde plus foi – question d'expérience. Je ne crois plus qu'au détachement et à l'attention. J'écris donc de la critique pour lire attentivement. C'est avec la marche, le commerce de contemporains fraternels (dont l'esprit peut être un manteau aux cent poches), le fruit des bricolages variés de mes doigts et l'usage sybarite de mes sens (le sexe, la bagarre, le danger et l'ivresse, l'estomac), l'une des activités pour lesquelles je ne parviens pas à décourager un inextinguible intérêt.

### DIDIER GARCIA

À vrai dire, je n'en sais rien. Ni pourquoi j'écris des livres, ni pourquoi de la critique – pour littéraire, je vois quand même un peu mieux : c'est dans la littérature que je vis.

Ce que je peux, c'est formuler des hypothèses. Sans doute parce qu'écrire de la critique littéraire, c'est écrire, une pratique d'écriture parmi d'autres, une façon comme une autre d'être aux mots : les miens, et ceux d'un autre. De la lecture à l'écriture : vivre un passage, ou le plaisir d'une immersion.

Sans doute aussi pour rendre compte d'une lecture, exprimer ce qu'il me vient lorsque je lis (mes enchantements ou mes dépités), lorsque je vis ces livres dans leur manière, dans ce qu'ils ont de plus intime, voyant de près comment ils tiennent, cherchant à voir, à les comprendre, les empoigner – les vivant donc au mot à mot...

Sans doute encore pour résister, précisément à la critique, celle des médias, pour m'opposer à son emphase, à ses calculs, à son absence de prise de risques, son conformisme, et aller voir ce qu'elle néglige, là où je sais pouvoir me perdre, et me perdant me retrouver.

Sans doute enfin parce qu'il y a Barthes, aussi Blanchot, aussi Vialatte, et quelques autres ; autrement dit quelques critiques, d'autres lectures, d'autres plaisirs – comme l'origine de mon désir. Qu'il y ait lecture ou écriture, ce que je vois : l'amour des mots, le vrai bonheur de vivre en eux.

## LUCIE CLAIR

Par plaisir, par conviction, militantisme, et goût pour tout cela – en joie du partage. Goût pour la désobéissance, d'abord, à ce qui contraint, met en case, réduit le sens, et colporté aujourd'hui que trop par les étals des librairies, les promotions orchestrées. De fait, le choix du *Matricule* n'est pas un hasard, mais la rencontre d'une résonance fraternelle à bien des égards. Militantisme donc pour une langue vibrante, portée par des écrivains laissés de côté, oubliés, ou connus et recensés ailleurs, aussi, sans ostracisme. Goût profond de ma langue, française et multiforme, mutante et arable, forte de ces ensemencements. Goût pour le sens excavé par la littérature, nous sautant aux yeux et nous échappant au quotidien, posé là, noir sur blanc sur les pages offertes à nos fertilités. Conviction que vivre est apprendre, sans cesse, et que les romans, les nouvelles, les poèmes lus sont des maîtres des plus pénétrants, foi dans les rencontres auspicieuses produites par certains livres – lire le bon livre au bon moment change une trajectoire, de pensée, pourquoi pas de vie. Plaisir de lire enfin – gratuitement en plus ! L'altruisme n'est pas de ce monde... – des auteurs que j'aime, d'autres que je ne connaissais pas et n'aurais jamais débusqués seule. Joie de s'échapper des sentiers battus, de partager les coups de cœur surtout, coups de gueule parfois. Joie de l'Autre lu, transmise à cet Autre, vous qui le lirez. Plaisir complet de ces quelques heures par mois passées pour être ce pont entre deux nécessaires l'un à l'autre, l'écrivain, son lecteur.

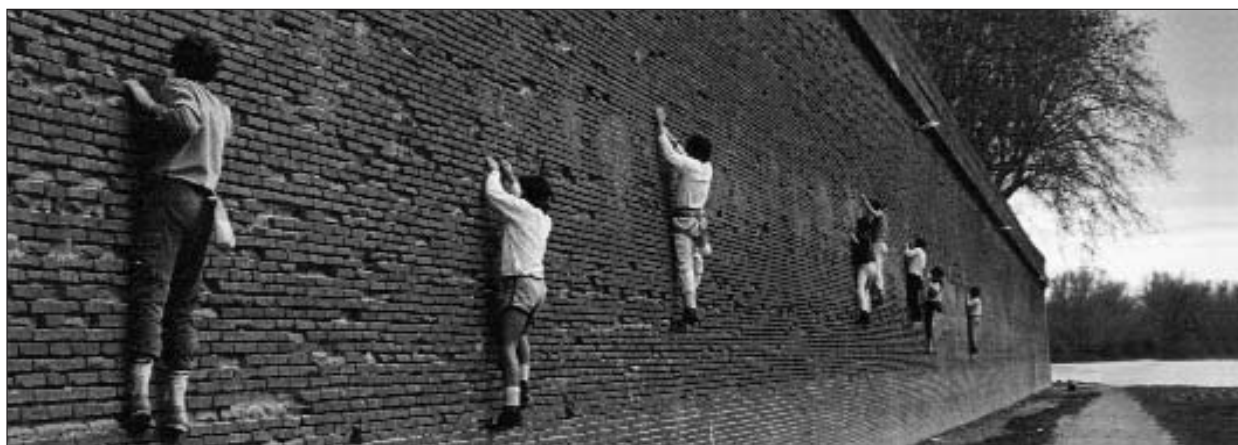
## CAMILLE DECISIER

J'aime bien la critique littéraire : elle apporte la preuve que la lecture a des conséquences. Elle atteste que la lecture nous tripote, modifie d'un livre à l'autre notre manière d'écrire, de comprendre les mots, de percevoir le réel et donc, parfois même pour un temps très court, d'exister. En donnant au texte un autre encrage, on affirme que le filtre anatomique (yeux, cerveau, cœur – sexe ?) par lequel il est passé fonctionne encore, merci, tout va bien ; on persiste à démontrer que la littérature nous crible de matières à réflexion, à controverse ; que ne pas être auteur ne réduit pas à l'apathie. Que lire, ce n'est pas assister mais s'agiter, s'exprimer. Le dessein secret de la critique, c'est de devenir elle-même sujet à polémique ; c'est pourquoi elle contient toujours l'espace de ne pas être d'accord.

La critique ne juge pas, elle signale. Elle signale que le texte est vivant. Elle est l'inverse de la pub, qui proclame que le produit est à vendre. L'équivalent télévisuel de la critique littéraire, le spot que vous ne verrez jamais, ce n'est pas l'image d'une jolie femme mangeant un yaourt à la vanille en simulant l'orgasme. Tel que je le conçois, ce serait un gros plan de l'intérieur des intestins de cette jolie femme une heure après l'absorption du yaourt. Pardonnez le réalisme de la comparaison, mais j'ai l'estomac un peu creux. Oui, parce que j'ai oublié de vous dire : j'aime bien la critique littéraire, mais ce n'est pas elle qui remplit mon frigo.

## THIERRY CECILLE

J'ai organisé mon terrier et il m'a l'air bien réussi » : semblables au personnage de Kafka, nous vivons, nous les lecteurs, comme enterrés en des réseaux labyrinthiques – de mots, de phrases, d'images, d'histoires. De jour comme de nuit, nous nous réfugions dans ces galeries de l'imaginaire. Serait-ce que la vie, la vraie, nous effraie, nous désespère ou nous dégoûte ? Ce sont des livres, par centaines, qui soutiennent les galeries de notre terrier, états fragiles qui autour de nous s'accumulent, se dressent, en des échafaudages branlants, en péril constant. Mais il arrive que la solitude et le silence – ou, ce qui revient au même, le vacarme et l'agitation des personnages de nos livres – nous pèsent, que l'étouffement, en des nuits d'intranquille insomnie, menace ! Nous désirons alors échapper à cette citadelle que nous avons construite – et qui menace de devenir notre mausolée. Nous nous dirigeons, à pas lents, attentifs et emplis à la fois de crainte et d'espoir, vers cet endroit que nous avions déjà repéré, où la paroi de la galerie nous a semblé plus mince. Là, précautionneusement mais avec aussi une sorte de ferveur, nous murmurons, de plus en plus assurés : nous racontons, à qui voudra bien nous entendre, les merveilleuses découvertes de nos livres, la joie des mots, des phrases, des images, des histoires. Et lorsque nous nous interrompons, il nous semble percevoir un frère bruit, indistinct : celui des pages que l'on tourne, de l'autre côté.







## EMMANUEL LAUGIER

Ce dont je me souviens parfaitement, c'est d'une relation quasi insécable entre la lecture et la critique. L'une me conduisit à l'autre : de celle exercée par les poètes jusqu'aux essais rigoureux de Jean-Pierre Richard ou Starobinski, la critique m'a appris, depuis plus de quinze ans, à lire mieux, à sentir sous les lignes, puis à restituer le battement singulier d'un vers, d'une phrase, d'une disjonction dans la matière lisse du langage. Comprendre et clarifier le constat du vieux Larbaud, *de la littérature que c'est la peine*, donne aussi une raison solide au plaisir critique, et un antidote radical à la confusion. Une arme aiguisée, active, où exercer en somme son discernement. Critique aussi, parce que la recherche appuyée est accompagnée de l'enfantine joie de dégager parmi les rayonnages le livre qui rendra pour chacun sa chronique nécessaire. Une histoire d'amitié, d'empathie, la traversée d'une langue et de ses inflexions. Critique parce que s'endure en elle la liberté d'une proposition de regard, d'écoute, que l'on aura voulue partageable, allant à l'encontre de l'autorité qu'aujourd'hui des agents imposent en nivelant les contenus... Je fais critique pour défendre une noblesse que Charles-Albert Cingria, dès 1943, sentait déjà attaquée de toute part : ce que vous direz en effet de la complication, de l'étrangèreté que concentrent toutes écritures véritables, « *Les masses*, écrivait-il, *loin de vous rejeter, vous en seront reconnaissantes* », car « *ce que vous faites devient vie, et du même coup, devient noblesse et pour tous* ».

## JEAN LAURENTI

Il est quelquefois nécessaire qu'une question nous soit posée pour envisager à la fois son existence et la possibilité d'une réponse. Et puisque on est entre amis, je ne redouterai pas une aussi piètre entrée en matière : je n'y avais jamais songé jusqu'ici. Je dois bien avoir des circonstances atténuantes. J'aime les livres et m'adonne à leur lecture depuis longtemps sans que pour autant j'aie déduit de cette passion un quelconque droit à exercer publiquement ma faculté de juger. Il m'a fallu du temps et d'heureuses circonstances pour en arriver à coucher mes avis sur le papier et à supposer implicitement qu'ils puissent intéresser, éclairer et, pourquoi pas, être partagés par d'autres...

Est-ce à dire que l'âge aidant, des certitudes me seraient venues, de celles qui vous posent une armure, vous autorisent ce qu'il faut de désinvolture ? Il ne me semble pas qu'une telle chose me soit arrivée. Je crois, bien sûr, aux vertus salutaires de la colère et de l'enthousiasme, même lestés de l'once de naïveté que les esprits froids décèlent dans ce genre d'effusion. Un article critique n'est cependant pas à mes yeux une tribune sur laquelle on se hisserait pour donner son ego et ses émois en pâture au plus grand nombre (car nombreux sont, on le sait, les lecteurs du *Matricule*).

Comme on en est aux confidences, je dirais bien ceci, même si j'en éprouve un peu de gêne : écrire de la critique, comme toute pratique de l'écriture, c'est d'abord un plaisir égoïste : c'est saisir au plus profond de soi les résonances d'un livre et chercher soigneusement les mots qui puissent les restituer. J'ai la faiblesse de croire que quand on les a trouvés on peut être entendu par d'autres.

## ETIENNE LETERRIER

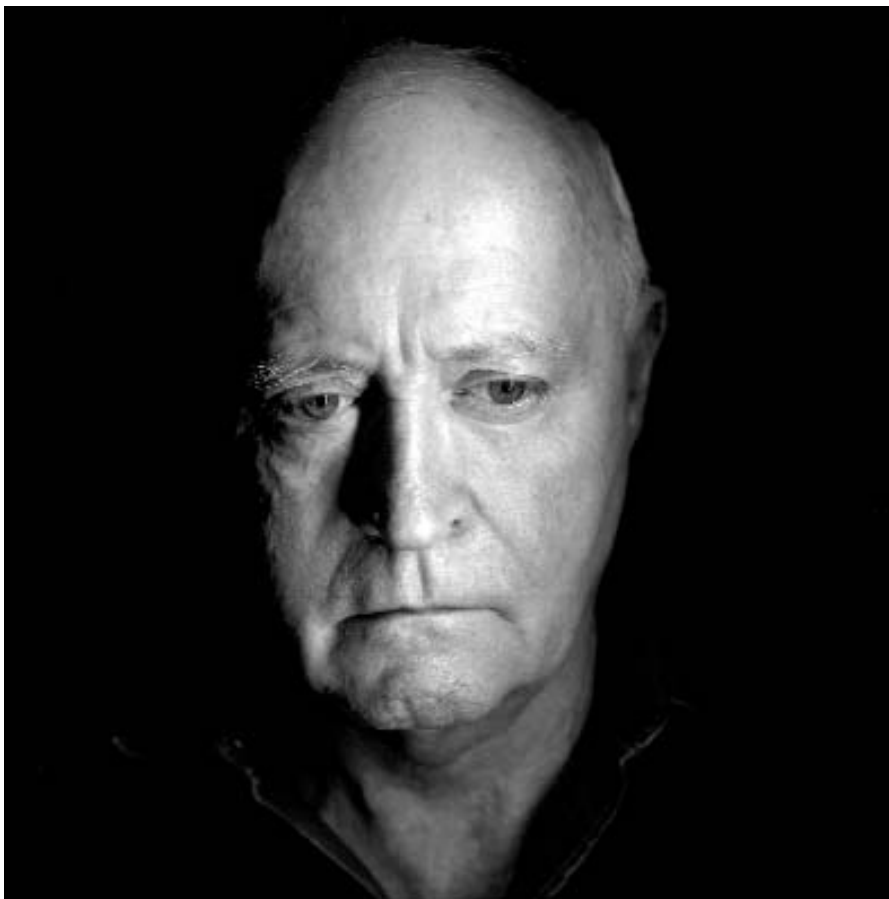
En faisant un jour la découverte que la littérature est une chose fragile, au beau nom souvent usurpé, tout lecteur s'interroge. La littérature serait-elle à défendre ? « Oui » répond-il, si cette défense sait n'être pas dogmatique mais, à l'image de la littérature elle-même, ouverte et curieuse. Le critique littéraire est d'abord un lecteur enrôlé.

Vite soupçonné de se complaire dans l'exercice desséchant de l'analyse, ou prêt à renoncer à son interrogation première face au chant des sirènes médiatiques, le critique – c'est là surtout son péché – aime nommer l'objet de son plaisir, au risque de préférer parfois la joie du nom au plaisir de l'objet... Pourtant, de la même manière que la connaissance des causes de l'amour n'a jamais dégoûté aucun amant, dire l'origine du plaisir littéraire n'a jamais empêché quiconque d'y goûter. Le critique littéraire est un jouisseur nominaliste.

Mais nommer le plaisir, c'est aussi croire en son partage. Le lecteur critique cherche à conjuguer la solitude de la lecture à la communauté des amoureux du texte. Sa manie tient dans cette volonté de tracer ce lien humaniste entre ceux qui depuis plusieurs siècles ont foi en l'écrit. Le critique, ce lecteur, offre à son plaisir le pays de l'écriture, tout en sachant qu'il n'y est jamais – c'est là son excuse – qu'un invité provisoire.

**Dix-sept ans  
de *Matricule*  
à travers  
le regard  
de notre  
photographe  
Olivier Roller  
et le souvenir  
de nos  
journalistes.**

*(suite p.16, 21, 25  
et 30)*



**EDWARD BOND**  
(janvier 2004/ N°49).-  
La Cartoucherie de  
Vincennes, à la nuit  
tombée : on essaie de  
rencontrer un grand  
écrivain. La barrière de  
la langue, la protection  
de son traducteur.  
Quelque chose ne  
passe pas. Sauf dans  
les livres.

**P**ourquoi des photos ? Parce que personne ne défend les photos. Au *Matricule* comme ailleurs, on pense que photo = illustration. C'est embêtant d'avoir une page avec que du texte, alors on met une image. Mais on ne veut pas penser les images. D'ailleurs les images ça ne pense pas.

La photographie fait ce que le texte n'ose pas. Elle transperce, elle met à nu. Elle interprète aussi, elle se joue de la réalité fantasmée par le photographe.

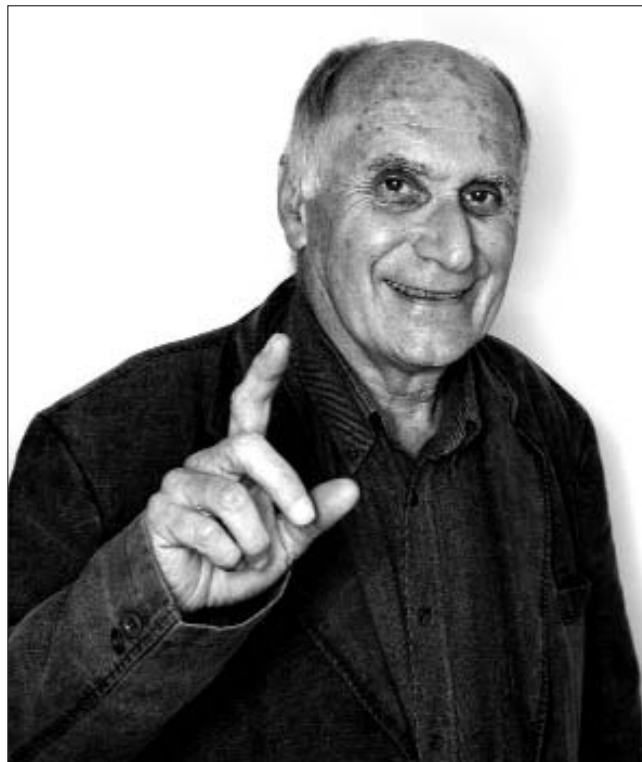
La photo est importante au *Matricule* car elle permet de dire ce que les mots n'osent pas (on est entre gens de bonne famille quand même). La photo est le poil à gratter du journal, d'ailleurs elle gratte : certains écrivains en ont peur, ils se refusent à elle. C'est sans doute trop dur d'affronter son image autrement que dans un miroir (ô mon beau miroir, suis-je le plus beau ?).

D'autres se laissent aller, se réjouissent même parfois car la photographie ne dit jamais la vérité. Elle propose un point de vue. Et c'est bien ce dont notre société manque le plus cruellement. Le photographe du *Matricule* s'assume. Et ça fait des fois peur, à lui aussi d'ailleurs.

**Olivier Roller**

**FRANÇOIS MASPERO**  
(juin 2006/ N°74) -

Il nous parle de la maison familiale qu'il s'apprête à vendre, une grande émotion devant l'inexorable perte.



# Quelle critique littéraire attendez-vous aujourd'hui ?

Ils sont poètes, romanciers, essayistes, nouvellistes ou encore dramaturges. Ce qui les réunit ? Ils ont tous fait la Une du *Matricule des Anges*. Portraits rêvés de la critique littéraire.

## PHILIPPE FOREST

De la critique littéraire d'aujourd'hui, j'attends simplement qu'elle soit libre, qu'elle ait le courage de sa propre liberté. L'exigence est énorme bien sûr car l'exercice de la liberté requiert du critique à la fois un tempérament, une conscience et une pensée. Dans cet ordre : du tempérament (le refus spontané de la servilité) procède ensuite la conscience (le souci éthique de discriminer entre la bonne et la mauvaise littérature) qui se dote enfin d'une pensée (l'intelligence se mettant *vraiment* au travail sur son objet afin de le comprendre). Tout cela est affaire de style – le style n'ayant rien à voir avec la pseudo-élégance journalistique (« la plume » comme on dit) mais consistant précisément, et comme l'explique Proust, en un « point de vue ». C'est ce « point de vue » qui fait le plus souvent défaut au critique qui manquant de caractère, dépourvu de morale et ayant renoncé à la réflexion, se contente, l'œil posé sur la liste des meilleures ventes, l'oreille tendue à la rumeur mondaine, de distribuer blâmes et éloges avec le seul souci de se conformer à l'idée qu'il se fait de l'opinion commune. Il faut avoir une conviction. On peut ne pas tout aimer, on ne peut pas tout aimer. Chaque préférence vraie est exclusive de la préférence inverse.

Pour ma part, je suis toujours reconnaissant aux critiques qui défendent les livres que je déteste de ne pas aimer les miens. Le contraire m'inquiète. En épigraphe de mon dernier livre (*Haikus, etc*), je cite l'essayiste japonais Kobayashi Hideo qui, dans un petit texte de 1929, définit la critique comme « *le récit dubitatif d'un rêve* ». Cette formule me va. Tout en lui appliquant l'usage perplexe de sa raison, le critique (parce qu'il est un écrivain) doit se laisser aller à son rêve car celui-ci est l'expression même, entêtée et intransigeante, de son désir sur lequel, comme on sait, la seule règle qui vaille est celle de ne pas céder.



## MARCEL MOREAU

À vrai dire, je n'ai jamais attendu de la critique littéraire qu'elle fit des miracles, s'agissant de me guérir de cette longue maladie qui consiste à écrire avec des pulsions de derrière les fagots (et de par-dessus les ragots) des choses auxquelles, le plus souvent, elle ne veut rien entendre, en raison de son aversion affichée pour des œuvres qu'elle se trouve dans l'impossibilité de situer, donc de classer ou de caser, ce qui contrarie grandement le plaisir qu'elle prend à faire état de sa compétence. Jadis, il m'arriva de penser que plus d'une critique littéraire méritait d'être traduite en justice pour faux et usage de faux, et même certaines pour haute trahison du sens des mots en particulier et de la puissance du langage en général.

Mais heureusement, outre que je savais une telle justice illusoire, mon amour de la liberté était si éperdu qu'en cas de procès, nul doute que mes mots eussent témoigné en faveur de l'Accusée, plutôt qu'à charge. Mes mots, qui n'en sont pas à une générosité près, seraient allés jusqu'à croire qu'au fond, cette critique littéraire, malgré ses méfaits avérés, ou ses impérities notoires, se rendait par quelque côté bien utile à la littérature, et que si celle-ci, pour la représenter, n'avait dû compter dans ses rangs que des « possédés » de mon espèce, elle en eût découragé plus d'un d'embrasser sa cause. Car comme l'écrivit le lucide Claude Mauriac, en 1973, dans un article par ailleurs élogieux consacré à l'un de mes livres : « *Des écrivains comme M.M., il en faut un ou deux par génération, guère plus.* »



## NICOLE CALIGARIS

La critique est une obstétrique, j'attends qu'elle se délivre. En guise de modeste contribution au palper du devenir, je voudrais rappeler un paradoxe ou deux.

La critique se conçoit médiatique, c'est une idée de la démocratie : elle travaille à faire connaître. Cette vertueuse entreprise prend un tour vicieux dès qu'il s'agit de relier des œuvres au public de leur temps.

En 1978, Paul Nizon écrit un article émouvant sur Robert Walser. Il y rapporte que Walser expliquait l'échec de sa carrière d'écrivain par un défaut de sens social dans ses écrits. Walser considérait leur insuccès comme un échec littéraire. Pourtant l'article de Nizon prouve leur réussite : ils ont touché. Seulement, ils ont touché après coup : c'est Walser qui



a produit les lecteurs de Walser. Et c'est bien la seule action de la littérature que de produire ses lecteurs.

Cette boucle fait de la critique un art de la bévue dont toutes les générations, rétrospectivement, ricanent, mais qui manifeste cette condition de devoir à la fois servir, à la fois franchir l'écart qui sépare une œuvre insolite d'une époque à laquelle soi-même on appartient.

La critique est obligée de penser au-delà de son entendement, c'est le culot magnifique de Theodor Adorno que d'analyser l'incompréhensible chez Beckett sans le réduire.

Reconnaître l'irrégulier réclame la liberté de s'avancer hors de ses cadres. Que la critique ait pour mission d'inventer des talents ne doit pas faire oublier qu'elle a pour nécessité de s'inventer elle-même et, pour ce faire, qu'il lui faut la latitude de tenter, hors du commun, des incongruités dont le premier effet sera d'effaroucher le commerce.

Le jerk, c'est une langue de 225 mots destinée aux singes : « l'écriture de l'avenir », se dit l'écrivain tchèque Ivan Klima, en 1988, au cours d'une rencontre avec une jolie west-journaliste. Le paradoxe de la critique littéraire c'est que, soumise aux lois du jerk, elle est un genre littéraire, une pensée qui se forme dans une écriture.



## ÉRIC CHEVILLARD

Mais je veux une critique littéraire à ma botte, exaltée, fanatique, qui sache dégager subtilement le dessein secret de ma grande œuvre, sa radicale nouveauté, les mille intentions qui l'ordonnent, les finesses de style et de pensée dont elle est constituée et quelques autres encore que j'aurais étourdiment omis d'y inclure et qu'elle inventera pour moi, s'appuyant autant que possible tout de même sur le texte et ne le faussant pas trop, juste assez pour l'enrichir de ces miroitements de sens qui étonnamment lui faisaient défaut en dépit des innombrables facettes dont je prends soin de bisauter ses contours – puisque cette critique littéraire l'impose, ma grande œuvre, tant auprès de l'élite exigeante et blasée qui l'inscrira dans le temps sans terme de la postérité que du vaste public bon enfant qui m'assurera auparavant de solides rentes et une considération certaine dans mon quartier.



## HUBERT LUCOT

Quelle critique littéraire attendrais-je ? Une critique littéraire ! Une critique qui s'intéresse à la qualité littéraire des œuvres, et non pas à tel ou tel thème, à une idéologie, à la correction et à l'incorrection politiques.

Je ne l'attends pas : pourquoi des journaux et des magazines qui pratiquent « la langue de bois » se prendraient soudain de passion pour la littérature, dont la simple existence conteste leurs pratiques ?

La dégradation de l'Université n'est guère plus encourageante, mais une multitude d'esprits indépendants ne cessent miraculeusement de voir le jour.





# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## BRIGITTE GIRAUD

C'est l'été, je suis à la montagne et à 20 h, un message me dit que mon dernier livre est chroniqué au Masque et la Plume. Personne n'a pensé à emmener une radio. Mon ami a l'idée géniale de descendre écouter dans la voiture, mais il faut marcher longtemps sur le chemin, et à cette heure tardive, je suis en pyjama et surtout déjà dans mon lit, avec entre les mains le dernier livre de Kirsty Gunn. Je suis traversée par deux élans contradictoires, celui de courir dans mon pantalon de pilou au bas du chemin, et celui de résister à l'appel des sirènes. C'est très net comme je ressens dans mon corps ces deux injonctions, l'une me retenant dans le cocon idéalisé du gîte de montagne, l'autre m'attirant dans la gueule du loup, mais il me faut encore trouver une paire de chaussures, attraper un vêtement avec une capuche – il commence de pleuvoir – et refaire fonctionner mes muscles, qui après une journée de six heures de marche, ne demandent qu'à se faire oublier. Je me précipite jusqu'à la porte mais quelque chose dans mon empressement me paraît misérable. Alors, ne supportant pas cette image de moi-même soudain à l'œuvre, je rejoins la mezzanine et m'installe à nouveau sous les couvertures. Mini acte d'héroïsme que vient atténuer la possibilité du podcasting. Quand mon ami réapparaît après l'émission, je fais celle qui ne veut pas trop savoir. Puis, à force d'évitements et de faux détachement, un mot est lâché qui va provoquer le drame. L'un des journalistes aurait souligné à propos de mon livre que le rôle de la critique n'était pas d'être « une cellule d'aide psychologique ». Je demande à mon ami d'expliquer, d'en dire plus, le nom du journaliste – oublié –, le contexte – oublié –, et j'en déduis qu'il me dit ça pour se venger de l'avoir laissé seul se geler dans la voiture. Après, je ne sais plus le détail de la soirée, je sais seulement que flotte dans l'air quelque chose d'impossible à réparer, et que j'entends tomber la pluie une partie de la nuit. Pour répondre à la question posée par *Le Matricule*, j'attendrais une critique littéraire qui ose asséner ce genre de phrase mais qui prenne le temps de l'assumer, de la développer, de l'argumenter. Parce que cette formule provocatrice – loin d'être anodine – pose de sacrées bonnes et dérangelantes questions : qu'est-ce que la littérature, quel est son rôle dans une société ? Et quelle littérature attendrait la critique littéraire aujourd'hui ?



P.S : Bertrand Leclair et Christophe Kantcheff ont initié à Paris un passionnant séminaire « La critique impossible ? » autour de la critique littéraire contemporaine.

## MARIE DIDIER

Je n'attends pas du critique littéraire qu'il soit seulement journaliste se contentant de déplier le livre selon le parcours d'une prudente description qui n'est autre que l'évitement à s'engager plus avant. J'attends et j'ai trouvé parfois, et avec quel bonheur, le vrai critique littéraire. Celui qui « s'approche de la poésie sans être poète », celui qui « participe au secret de la création romanesque » sans être forcément romancier, celui qui abandonne une objectivité de bon aloi pour n'écrire qu'avec sa subjectivité, une subjectivité intelligente, sensible qui d'évidence se trouve dégagée, libérée de toutes les pressions, de toutes les complaisances, celui qui est le créateur de sa lecture, celui qui, pareil à un enseignant poète ou à un libraire amoureux de son métier, peut faire découvrir dans une œuvre les aspects négligés ou incompris jusqu'à donner l'envie de la lire à nouveau, celui qui met le feu à mon désir de lire, celui enfin qui, en irremplaçable passeur, sait nous offrir des œuvres capables d'agrandir notre monde.



## ÉRIC FAYE

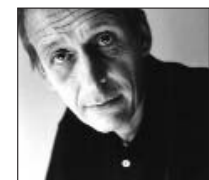
Ami critique,



I – Tu seras à la fois juge et partie, tel Yann Moix qui, sublime plume, signe à la fois des romans de haut vol et, dans le *Figaro*, courageusement publie des critiques sur de jeunes auteurs inconnus comme Guy Bedos.  
II – Tu ne t'intéresseras au livre d'un auteur que s'il te permet de te mettre en valeur, toi.  
III – Le premier roman d'un auteur ainsi encenseras, afin d'en être sacré « découvreur », et aussi pour mieux assassiner son deuxième, nettement plus faible.  
IV – Moutonnier tu resteras, car entre confrères, on se tient chaud.  
V – Des petits éditeurs te garderas de critiquer les livres, s'ils n'appartiennent pas au triangle d'or Vermipol (Verticales, Minuit, P.O.L).  
VI – Les modes littéraires tu suivras, donc, voire annonceras.  
VII – La loi du marché honoreras, en publiant des portraits et interviews de crève-misère comme messieurs et mesdames Musso, Gavalda, Nothomb ou Hyvernaud (parmi cette liste se cache un intrus, sauras-tu... ?)  
VIII – De lire les livres que tu dois chroniquer t'abstiendras, l'éditeur se donne assez de peine pour pondre un communiqué de presse et une « quatrième ».  
IX – Tout livre reçu tu courras ventre à terre revendre chez Gibert (Joseph), en laissant soigneusement la dédicace de l'auteur.  
X – Gardien du politiquement correct tu seras (et donneur de leçons, père-la-morale, à l'instar de l'auteur de ces commandements).

## RICHARD MORGIEVE

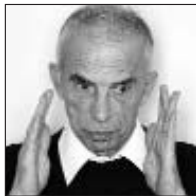
Au fond je n'ai rien à dire sur mon espoir de critique. Vous pouvez imaginer pourquoi : faut pas rêver.





## PIERRE BERGOUNIOUX

Toute littérature authentique est dissidente. Aux versions officielles, intéressées de la réalité, elle oppose une interprétation autre, hérétique, qui explicite le sens enfoui de l'expérience. Pas d'œuvre importante, depuis un demi-millénaire, qui n'ait porté dans le registre de l'expression des faits inaperçus, douteux, contestés, dangereux, que les énoncés concordataires s'ingéniaient à omettre ou à dénier.



La critique porte au second degré la conscience que la littérature prend de la réalité. Elle suit sa chance et court d'identiques dangers.

Le trait majeur des trente dernières années, c'est la défaite, dans ce pays et par toute la terre, des forces de progrès, la généralisation de l'esprit de lucre et du style de vie qui va de pair, recherche effrénée du profit, plat consumérisme, culte régressif du corps, crétinisme sportif, tolérance accrue à l'inégalité, détérioration du facteur subjectif.

Les grands livres, quoiqu'ils empruntent, pour naître, une main singulière et portent un nom de personne, en couverture, sont toujours adossés à un projet collectif. L'auteur n'est jamais que du social individué, de l'histoire incarnée. L'absence d'alternative et d'espoir, d'un grand dessein, ne peut pas ne pas affecter leur simple possibilité. (...) La logique marchande, jointe à la prégnance des formes passées ou à la difficulté – c'est pareil – des textes innovants, actuels, tend à faire de la littérature une occupation anodine, « un quart d'heure de passion sans nuisance ni conséquence », comme disait Montaigne à propos de tout autre chose.

On n'escompte pas de la critique qu'elle désigne à coup sûr et dans l'instant les œuvres où se dessine l'énigmatique physiologie du présent. Il faut que du temps ait passé, que le trouble et l'émoi se soient dissipés pour qu'on reconnaisse les textes où l'esprit d'une époque a cristallisé. Mais on attend d'elle qu'elle distingue, à tout le moins, entre des travaux exécutés selon des procédés éprouvés, donc dépassés, conservateurs, et les entreprises hasardées, obscures, discutables qui visent à formuler ce qu'ignore ou conteste l'ordre établi. Sous ce rapport, critique et littérature ont partie liée. La puissance de révélation, donc de libération, qui s'attache à celle-ci ne saurait survivre à la domestication de celle-là, qui s'observe un peu partout dans la presse, les médias, l'école, aussi.

Il existe un goût standardisé, des critères formels et des thèmes assortis à l'activité éditoriale en vue du profit. Si, comme il y a lieu de le craindre, il l'emporte, avec l'appui des groupes financiers, d'un personnel politique à peu près inculte et, au demeurant, décomplexé, d'un système éducatif ravagé par l'inégalité, c'est ce que nous avons eu de meilleur qui sera perdu. La France, écrivait vers 1930 l'essayiste allemand Robert Curtius, est ce pays où la littérature a été élevée au rang d'une religion. Pour quelque temps, encore, on sait, on se souvient que c'est elle qui porte le sens du monde à son plus haut degré d'exactitude et d'éclat. Ce qui la menace, ce n'est plus la censure ou le cachot de l'Ancien Régime, les tribunaux du Second Empire, qui dénotaient, à leur manière, une attention passionnée, mais la culture marchande, l'abaissement où nous sommes tombés.

## RODRIGO FRESÁN

Tout ce qu'écrivent ou racontent les écrivains au sujet de la critique et de ceux qui la font pourrait en soi constituer un sous-genre littéraire. Parmi toutes les phrases que j'ai lues ou entendues, il y en a trois, en particulier, qui me sont précieuses.

La première d'entre elle est d'Ernest Hemingway ; c'est l'un des rares exemples d'humilité qu'il ait eue en dehors de ses livres : « Ne t'avise jamais de croire une bonne critique, sinon, tu seras aussi obligé de croire les mauvaises ».

La deuxième est à la fois drôle et amère. Elle est de John Gregory Dunne : « Personne ne peut dire quand il est enfant : 'Maman, quand je serai grand, je voudrais devenir critique littéraire', car c'est alors qu'il commence à ne plus l'être ».

La troisième est d'un Truman Capote étonnamment sobre et sage. « Ne t'abaisse jamais à contredire un critique. Réponds-lui dans ta tête ; jamais sur papier. »



À titre personnel, je crois – cela fait un quart de siècle que j'écris des critiques de livres – comme George Steiner que « la critique littéraire devrait naître, toujours, d'une dette d'amour ». C'est dans ce sens qu'il m'arrive parfois de faire des commentaires négatifs sur un livre, et j'ai toujours

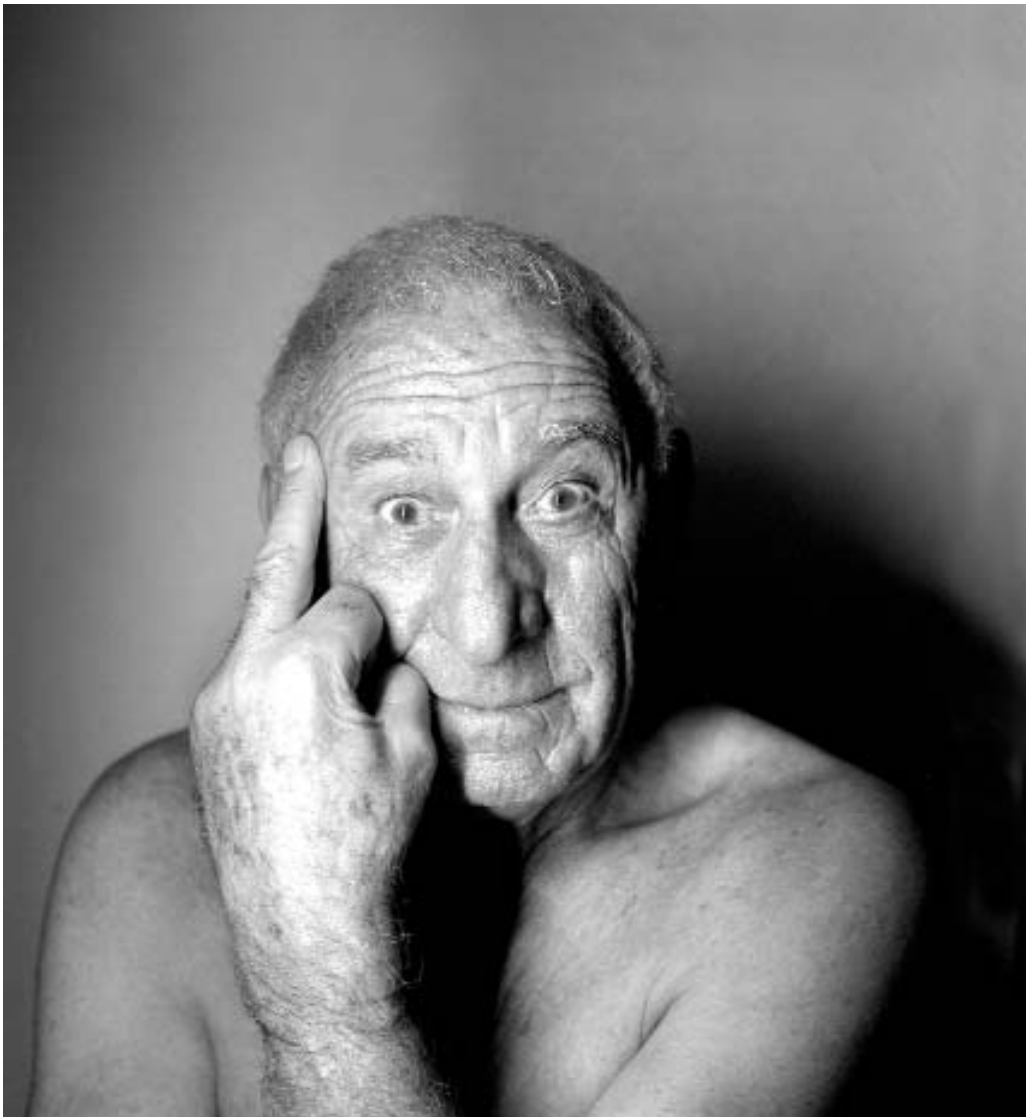
considéré ce que je fais plus comme une mission d'évangélisation que comme de la critique. Je prêche la Bonne Nouvelle, en somme... La pire critique que l'on puisse faire à un livre, c'est de ne pas le terminer, et, en taisant son contenu, le condamner au fracas du silence absolu. Malheureusement, ce sont les critiques sur les textes qui manquent, alors que nous débordons de critiques sur les écrivains. Je connais bien trop peu de critiques purs, et trop de critiques nuisibles. C'est d'eux que vient ce bruit assourdissant, qui finalement ne nous révèle rien.

Si l'on me demandait 1. le genre de critiques que j'aimerais lire ; 2. ce qui selon moi fait un critique idéal, je répondrais :

1. une bonne critique doit pouvoir bénéficier d'un espace suffisant pour se développer, et, à la manière d'un bon conte, plaire par ses constantes : un bon début, une trame intéressante, un final parfait, et – surtout – le fait de sentir à la fin que nous avons appris quelque chose de plus sur la condition humaine. Ou inhumaine.

2. John Updike

Quelqu'un a dit un jour d'*Hamlet* : « On croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. » Ce quelqu'un avait pour nom Voltaire. À l'heure de vérité, même le temps – ce critique ultime – peut se tromper. La littérature est une religion sans commandements et la critique, une science inexacte. Même si parfois – quand les choses vont mal – c'est l'inverse.



**RAYMOND  
FEDERMAN**  
(novembre  
2005/N°68).-  
Dans la banlieue  
lilloise, ce rescapé  
des camps nous  
donne une leçon  
de vie. Un enfant  
éternel.



**RICK BASS**  
(novembre 2007/  
N°88).-  
Un trajet entre  
Toulouse et la  
Méditerranée  
pour l'écrivain  
américain et sa  
femme. Ce soir-  
là, le Quinze de  
France éliminait  
les Blacks de  
la Coupe du  
monde  
de rugby. Rick  
dans les cuisines  
du restaurant  
pour voir la fin  
du match.

# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

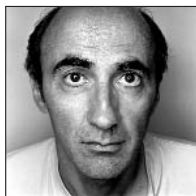
## PIERRE SENGES

De la critique littéraire, j'attends qu'elle attende et que son attente m'enseigne (chacun son tour) une autre forme de patience, s'ajoutant à l'expectative ; j'attends qu'elle ne boursicote pas, ne trouve pas à s'enrichir ni à la hausse ni à la baisse, et se soucie d'évaluer, plutôt que prendre position ; j'attends comme la bonne nouvelle qu'elle renonce au bon mot ; j'attends qu'elle n'hésite pas à dire *hypallage* si c'est *hypallage*, *tapinose* si c'est *tapinose*, et n'écoute pas le cri des ânes quand ils parlent de snobisme antique ; j'attends qu'elle n'agite pas son éventail à contretemps pour la seule joie de se distinguer pendant que joue l'orchestre à cordes ; j'attends qu'elle trouve son lyrisme dans la technique la plus sévère ; j'attends qu'elle se relise et préfère encore décrire à découvrir ; j'attends qu'elle ne s'effraie pas de son jugement si c'est la meilleure façon d'éviter la sentence ; j'attends qu'elle se remémore, y compris ses propres paroles ; j'attends qu'elle ne sache pas, et tremble élégamment, délicieusement, quand elle en fait la confidence ; j'attends qu'elle trouve les remèdes à sa propre lassitude, ou les invente, avec notre aide ; j'attends qu'elle ignore combien de temps dure une génération d'auteurs, et quand naîtra la prochaine puis la suivante ; j'attends qu'elle ne s'inquiète pas des écrits de ses confrères, et ne tente pas de courir en tête, toujours plus vite, toujours plus vite ; j'attends qu'elle ne se laisse pas épater, refuse toute forme de béatitude, y compris l'admiration devant l'œil borgne de James Joyce ; j'attends qu'elle lise comme Walsler écrivait ; j'attends qu'elle corne certaines pages ; j'attends qu'elle nous incite à abolir la cour, faute d'abolir la royauté ; j'attends qu'elle ne redoute pas comme la lèpre de passer à côté du génie méconnu ; j'attends qu'elle ne célèbre pas l'ennui, et qu'il lui reste toujours une dent ; j'attends qu'elle soit hospitalière au frivole, pas au paresseux ; j'attends qu'elle se méfie avec malice de l'importance ; j'attends qu'elle renonce à la rencontre de Franz Kafka et d'Agatha Christie ; j'attends qu'elle ne craigne pas d'être solitaire et qu'elle ne craigne pas d'échouer ; j'attends qu'elle ne vise pas une victoire partagée moitié-moitié avec l'un ou l'autre de ces écrivains si souvent présents, joviaux, à leur balcon, que tout un peuple de lecteurs a renoncé depuis longtemps à les attendre.



## DOMINIQUE FABRE

Mon ami de troisième Callaghan déclamaient Baudelaire dans la cour : « Bourgeois, vous pouvez vivre deux jours sans pain, mais pas une seule journée sans poésie ! » et il nous conseillait des lectures. On a lu grâce à lui Calaferte et Jean Genet, j'ai un peu décroché avec Burroughs qu'il vénérât. Il avait tout compris, critiquer des livres c'est aimer, aimer c'est donner, et le reste n'est rien. Privé de Callaghan qui s'était fait virer (la faute aux travaux pratiques suivant notre lecture de Jean Genet et de Burroughs), je me suis rabattu sur la lecture des magazines que ma maman secrétaire piquait au bureau. Je ne comprenais pas tout mais j'ai découvert des noms, John McGahern, Doris Lessing, Béatrix Beck, c'était des beaux articles écrits en français classiques par



Angelo Rinaldi, dans *l'Express* si je me souviens bien. La plupart de ces livres je les ai lus plus tard, et je les ai presque tous aimés. Sans défricheur comment s'y retrouver ? D'autres livres aussi, souvent par hasard. Je me souviens d'*Aziyadé*, de Pierre Loti, lu à cause de Roland Barthes. Il en parlait si bien que je crois avoir préféré l'histoire racontée par Barthes à celle racontée par Loti. C'est vous dire. Faire aimer un livre, nous faire croire que ce livre-là rajoute quelque chose à la vie, nous l'éclaire, la nôtre tout particulièrement. Ce que j'attends aujourd'hui : la même chose ! Un guide qui va chercher ailleurs, curieux pour deux, hors des sentiers battus, des révérences obligatoires, qui aime et partage sans compter, parfois même à fonds perdus, et m'amène à un livre en me faisant croire que ce coup-ci, ce sera aussi beau que la première fois.

## WILLIAM CLIFF



Elle a sonné : nous lui avons ouvert, elle nous a agonis d'injures, elle pleurait, elle lançait son verbe acéré contre notre « forfaiture ».

Elle était là debout sur le trottoir et refusait d'entrer dans la maison comme si nous n'avions pour seul devoir que recevoir toute sa déraison.

J'étais adolescent à cette époque et je ne comprenais pas sa folie, pourquoi sa colère ainsi la suffoque, pourquoi cette orgie dont elle est saisie,

orgie contre nous qui n'y pouvons rien, orgie d'injures, de cris insensés, comme si nous devions avoir un lien quelconque avec ce deuil qui l'a brisée.

Ensuite elle est partie tranquillement prendre son train à la gare prochaine pour rentrer dans son métier dont le mandat important assourdira sa peine.

# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## CHRISTIAN PRIGENT

Le point de vue (évidemment caricatural) de ma période « avant-gardiste de l'extrême » était que la « vie littéraire » (les Prix, la presse, les salons...) n'est qu'un espace-temps potager dans grand intérêt : y poussent d'une part les best-sellers pré-calibrés et les plantureux légumes académiques ; d'autre part les petites fleurs demi-mondaines dites « livres de qualité » (la plupart du temps des imitations délavées de ce qui s'inventa vingt ou trente ans avant du côté de telle ou telle *avant-garde*). Navets et fleurettes cohabitent d'autant plus aisément qu'ils se servent mutuellement de repoussoir et alimentent, à intervalles réguliers, des polémiques gentilles (les plagiats, etc.) qui font croire, puisque c'est relayé par le journalisme, que tout cela jouit d'un semblant de vie.



J'admets mieux aujourd'hui que cette horticulture ait sa raison d'être. Il faut bien qu'elle existe et que ses dividendes nourrissent toute une industrie culturelle pour qu'autre chose surgisse à côté – dont la puissance d'invention incarnera le change éternel de la littérature en elle-même.

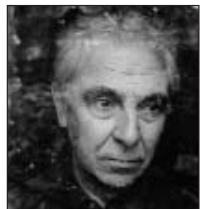
Le « critique », dans ce paysage, n'est qu'un jardinier payé par le Spectacle pour dessiner les plates-bandes, éliminer les merdes de chien (la « cochonnerie d'écriture ») et étiqueter les plantations à l'usage du badaud distrait.

Il s'agit alors plutôt de *journalisme*.

La *critique*, c'est autre chose. Elle devrait avoir pour fonction d'aider à maintenir la littérature dans cet état *critique* (cet état de *crise*) qui est en elle la forme du vivant. C'est-à-dire guetter l'apparition, dans le flot des parutions insignifiantes, des « grandes irrégularités » qui forcent à réapprendre à lire. Signaler ces apparitions (pas facile, dans la masse insipide qui occupe les gondoles). Caractériser l'exception qu'elles sont. Pointer ce qu'elles changent dans les dispositifs symboliques qui organisent pour nous le monde – et quels mondes nouveaux, du coup, elles nous ouvrent.

## JUDE STÉFAN

On n'attend plus rien de l'absence de critique actuelle ! Il n'est plus de critiques dignes de ce nom (restent, étant donné le niveau présent, quelques pamphlétaires), si l'on excepte les écrivains avérés – quand Butor, par exemple, analyse Michaux – ou de rares professionnels (exhaustifs ou qui *trient* (krinein), tels M. Pétillon au *Monde* ou chez vous E. Dussert), lesquels savent répondre à la définition de Bloch, « un devoir de partialité » – d'où le dégoût des « noteurs » aptes au résumé de l'œuvre parasitée assorti de citations écrasant la qualité intrinsèque du texte, sans pouvoir en révéler la teneur propre. Quant aux pages dites « littéraires » (commerciales : nos libraires ont *vendu*) des hebdomadaires : les renvois d'ascenseur entre collègues soi-disant « écrivains » concernant la fausse littérature (le coup du hérison) ou les vedettes télévisuelles qui passent pour écrire, mais ne font que « publier ». Si la critique est morte, c'est qu'elle a perdu son urgence de discernement : le fait pour tel magazine d'être passé à la mensualisation oblige à ne pas *choisir* dans le quantitatif, parmi un fatras d'ouvrages interchangeables (reproduction du « réel ») où l'abonné ne peut s'informer : à lire, à ne pas lire ?



On n'attend plus de Boileau : après Sainte-Beuve, Gourmont, Thibaudet, puis Barthes et Blanchot, la profession a quitté ce genre à l'ère du marché : place aux fumistes, à l'absence d'écriture – le dernier « styliste » étant Gracq –, aux orphelins et handicapés, incestes et compassions, l'existence dévorant l'art – une ancienneté. Un vrai critique actuel ne serait que régressiste, un élitiste sous-estimant l'immonde médiocrité, un frustré sans doute de l'éphémère succès : le (petit) bonheur est dans la vente !

## PASCAL COMMÈRE

Toute anodine qu'elle paraisse, la question n'est pas simple. Le sujet n'est pas nouveau pourtant. Déjà Gracq dans *En lisant en écrivant...* C'est fou ce qu'un petit vocable comme celui-là peut soulever de questions. C'est son rôle, il est vrai. Le problème c'est qu'on sait ce qu'on ne veut pas. Quant à savoir ce qu'on veut. D'autant que le mot couvre plus large qu'on ne le croit d'abord, même si la plupart du temps il se résume à une présentation souvent fort succincte de livres nouvellement parus. Alors, forcément, on attend autre chose. Un peu plus d'audace, notamment. Et d'ouverture à tous les genres, y compris ceux que la critique délaisse au profit du seul genre romanesque. De l'attention, bien sûr. Du désintéressement. En cela elle rejoint l'écriture, le vivant. Qu'elle soit vivante, oui. Ouverte à la nouveauté, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Et ne faudrait-il pas parler plutôt de modernité, si le mot a encore un sens ? S'attacher à questionner ce sens. Se méfier du toc, du clinquant. Donner un sens plus pur aux mots de la tribu, comme on disait du côté de Valvins. Mais voilà que feuilletant le dernier livre d'Annie Wellens, je tombe sur ces lignes de Paul Beauchamp : « *Un livre ne "peut" rien. Tout dépend de qui l'ouvre et de sa manière de le lire. Mais ce qui reste mystérieux, c'est que nous ne pourrions pas trouver, sans le livre, ce qui nous est donné par lui. Sans le livre ou sans le secours d'autres lecteurs du livre.* » Eh bien, que la critique donne voix à ces « autres lecteurs ». Je reviens à Gracq. Page 178 : « *Ce que j'attends seulement de votre entretien critique, c'est l'inflexion de voix juste qui me fera sentir que vous êtes amoureux, et amoureux de la même manière que moi...* » Amoureux ! Le mot que je n'osais pas écrire.





## CHRISTOPHE HONORÉ



## GILLES ORTLIEB

Dernier exemple en date (mais remontant déjà à plusieurs mois), un article consacré à deux ouvrages récemment parus de Charles d'Ambrosio, *Orphelins* et *Le Musée des poissons morts*, et qui était parvenu à me convaincre que ces deux livres s'adressaient tout « naturellement » à moi. Naturellement, c'est-à-dire de façon non intrusive, sur le mode de la confiance plutôt, ou du constat, en mettant posément en avant une expérience commune, et donc à partager. Sous réserve, bien sûr, ensuite, de l'inévitable réajustement, histoire de délimiter cette marge flottante entre ce à quoi on s'attend et ce que l'on reçoit, entre l'appréciation par un tiers et notre perception propre de ce qui l'a suscitée. En l'occurrence, l'attente avait été comblée à



hauteur de 70 ou 80%, ce qui constitue en soi un taux élevé, peu fréquent. Et donc un exemple de critique littéraire réussie, en ce qu'elle m'avait persuadé qu'il y avait là un auteur à découvrir, et que cette découverte n'avait pas déçu. Dans le journalisme littéraire, c'est, en règle générale, l'exception. (Et je ne parle évidemment pas des articlets surmontés d'un invisible bandeau – quand la chose n'est pas précisée en toutes lettres – « Nos collaborateurs écrivent », d'emblée disqualifiés par une bienveillance tiède qui peine visiblement à extraire de l'ouvrage recensé d'autres arguments que cette bienveillance même). La clef d'une critique littéraire efficace aurait donc à voir avec ce paradoxe : comment, s'adressant au plus grand nombre, amener le lecteur à croire qu'il est personnellement visé, concerné – et qu'il ne tient plus qu'à lui de s'impliquer ? Les conditions d'une telle approche ne sont pas faciles à réunir dans la vie courante, puisque cela exige 1) quelque chose comme une commotion déclenchée par l'auteur (en dessous de quoi le travail critique risquera de pécher par manque de conviction), 2) une connaissance à la fois circulaire et intime de ses travaux passés, dont le dernier livre paru ne constitue, pour ainsi dire, qu'une excroissance, 3) de ne pas trop s'appuyer sur cette connaissance pour s'en tenir, autant que possible, au seul fil de la connivence première. Ce n'est pas gagné. Comment faire ?

## JACQUES SERENA

Le vrai bon critique pour moi est un chercheur, un découvreur, ça a l'air tout con à dire mais, par ces temps où la plupart ne sont plus que des chambres d'échos, il faut le redire, le vrai bon critique est ouvert, curieux, audacieux, il ose affirmer haut et fort ses propres émois et sait le faire avec cette élémentaire décence qui le fait mettre en avant l'œuvre et non lui-même. C'est-à-dire un être qui ne tombe pas dans ce travers puéril de se servir de n'importe quel livre d'autrui pour refaire à



chaque fois étalage de son bel esprit caustique à lui, cette manie de débutants qui normalement leur passe vite mais c'est comme pour tout, il y a des puérils indécrottables, des cabots tenaces qui, malgré le temps et l'âge, continuent depuis des années leurs espèces de billets d'humeurs qui ne font plus ricaner qu'eux (et si on rit aussi, parfois, ce n'est pas pour les mêmes raisons). Aussi, le vrai bon critique selon moi, ne peut en aucun cas être un de ces serviteurs zélés, petits ou grands, du réalisme officiel et légal. L'acceptation pleine et totale de la névrose collective dispense d'avoir affaire à sa névrose personnelle, c'est entendu, n'empêche que c'est un instinct de pleutre, ou d'encéphalogramme plat. Le vrai bon critique est encore capable de sentir quand un auteur n'a pas renoncé à son propre sentiment du monde, il sait percevoir et apprécier une appréciation divergente des événements, il est encore capable de prendre le risque de défendre ça. Un peu comme le faisait *Les Inrocks* du temps où il était mensuel, surtout ce que faisait le merveilleux Richard Robert quand il s'occupait encore des livres (maintenant il s'occupe de musique, tant mieux pour les musiciens hors norme, tant pis pour les auteurs du même genre). Ceci dit, je ne me plains pas, chacun sait qu'il y a encore des « vrais », dans *Le Monde*, *Libé*, *La Quinzaine*, *L'Huma*, et puis à *France Culture*, bien sûr. Et puis ici, ça va sans dire, au *Matricule*.

# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## LYDIE SALVAYRE

Petit aperçu de critiques suscitées par la publication en 1857 et 1861 des *Fleurs du Mal* de Monsieur Charles Baudelaire, d'où il ressort qu'il est préférable d'être jugé par Messieurs Gustave Flaubert et Victor Hugo, génies incontestables, que par Monsieur Gustave Bourdin, lequel n'a laissé dans l'histoire littéraire que les traces de sa bave, ou les Frères Goncourt dont les noms seraient tombés depuis longtemps en poussière s'ils n'avaient été associés à un Prix de Gymnastique de renommée nationale.



*Vos Fleurs du Mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles.*

Lettre de Victor Hugo à Baudelaire, 1857.

*Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire ; il y en a où l'on ne doute plus : c'est, la plupart du temps, la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées... Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur ; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables.*

Gustave Bourdin, *Le Figaro*, 5 juillet 1857.

*Vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne (ce qui est la première des qualités). L'originalité du style découle de la conception. La phrase est toute bourrée par l'idée, à en craquer.*

*J'aime votre âpreté, avec ses lécitasses de langage qui la font valoir, comme des damasquinures sur une lame fine.*

*Quant aux critiques, je ne vous en fait aucune, parce que je ne suis pas sûr de les penser moi-même dans un quart d'heure. J'ai, en un mot, peur de dire des inepties dont j'aurais un remords immédiat...*

*En résumé, ce qui me plaît avant tout dans votre livre, c'est que l'art y prédomine. Et puis vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme le brouillard d'Angleterre.*

*Encore une fois, mille remerciements du cadeau. Je vous serre la main très fort.*

Lettre de Gustave Flaubert à Baudelaire, 13 juillet 1857

*Le saint Vincent de Paul des croûtes trouvées, une mouche à merde en fait d'art.*

Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, avril 1862.

## MATHIEU RIBOULET

Aucune en particulier. Je ne demande qu'à être surpris, ce qui est rarement le cas. Si rarement que c'est un bonheur réel de tomber sur un article écrit, où une pensée s'exprime dont on sent bien, au-delà du papier qu'on est en train de lire, au-delà du livre, de l'écrivain dont il est question, qu'elle est le reflet d'un point de vue sur la littérature, sur le monde.



Les conditions qui nous sont faites aujourd'hui expliquent cette rareté : les présupposés, l'urgence prétendue, la pléthore imposée, surtout un rapport profondément faussé à la durée et au temps. Mais une lecture, fût-elle hâtive, des *Descriptions de descriptions* de Pier Paolo Pasolini atteste de ce qui est possible, même en temps difficiles...

## EMMANUELLE PAGANO

Il y a un peu plus de dix ans, je passais l'agrégation externe d'arts plastiques. Je n'avais pas encore publié de roman. L'épreuve la plus redoutable, l'épreuve d'esthétique, a découragé beaucoup de candidats : répondre en 6 heures à la question « Peut-on faire l'éloge de la critique ? ».

Je me souviens avoir renversé la phrase : la critique n'était-elle pas toujours trop élogieuse ? Sa condition préalable était une distanciation dont l'éloge ne respectait pas le principe. Il lui fallait pourtant maintenir un lien avec l'œuvre, et la critique ne pouvait rester réellement critique (distante, discernante et fondatrice) qu'en prenant la forme de l'art lui-même, et non de l'éloge de l'art. J'ajoutais que l'art s'était fait, peu à peu, lui-même critique...

La vraie critique instaurait un dialogue sans rapport de force avec son objet, mais surtout, élogieuse ou pas, ce qui importait c'était qu'elle soit, comme l'œuvre d'art, aux aguets. Qu'elle soit sentinelle, en attente.

Dix ans plus tard, il me semble toujours que la critique doit dialoguer avec l'œuvre, et pour dialoguer il faut la

rencontrer, parfois même par accident : être aux aguets, pas forcément à la recherche d'un livre ou d'une œuvre, mais disponible, lecteur, spectateur sans a priori de « quelque chose ». J'attends plus de la critique en tant que lectrice qu'en tant qu'écrivain (mais chez moi je crois que c'est pareil, lire et écrire). J'attends d'elle qu'elle me fasse rencontrer des livres, parce que les livres eux me donnent le monde et l'envers du monde, les livres me font tout rencontrer. J'attends de la critique qu'elle me donne à lire des livres, qui me donneront à lire le monde. Rien de moins.



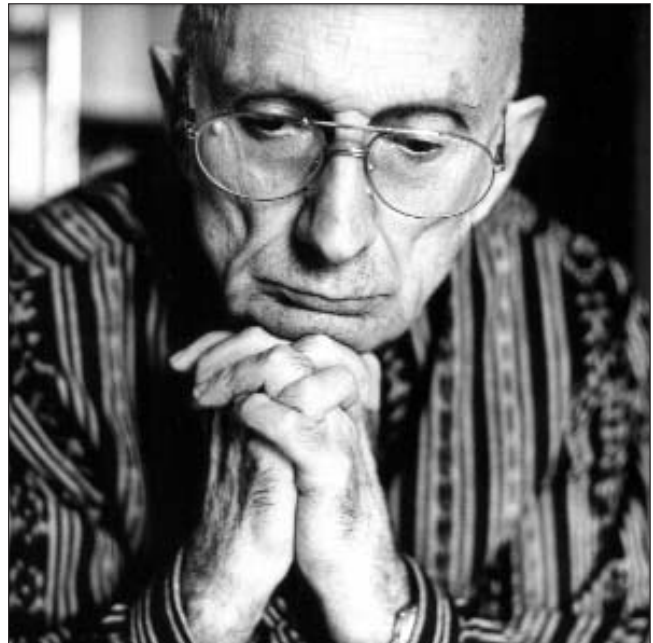
**PIERRE GUYOTAT**

(juin 2005/ N°64).-  
La voix douce, dans  
ce très chic hôtel  
parisien. Une fatigue  
quand la nuit tombe.  
La peur d'être seul.



**ROGER LAPORTE**

(septembre 2000/ N°32).-  
Quelques rendez-vous réguliers  
dans son appartement, le rituel  
de l'entretien par épisodes. Le  
regard malicieux qui a sondé le  
gouffre et n'en a plus peur.



**JEAN-PIERRE ABRAHAM**

(juin 1998/ N°23).-  
À Douarnenez, dans l'ancien  
quartier des pêcheurs : une  
simplicité touchante, une parole  
économe. Les dialogues sont si  
rares dans ses livres.



**PIERRE AUTIN-GRENIER**

(janvier 2003/ N°42).-  
La table était bonne, le vin au  
poil, mais c'était folklore dans  
quoi ne pas tomber. Derrière  
les rires on a vu les cicatrices  
d'une tendresse blessée.

# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## MICHEL SURYA

La critique littéraire n'est pas quelque chose qui s'ajoute à la littérature, mais une partie de la littérature, sinon la littérature elle-même, aussi, et à un titre jusque-là grandement mésestimé. Ce dont il faut tirer, en bonne logique : 1° qu'elle doit être faite par des écrivains ; et 2° que ceux qui la font (bien) sont des écrivains. Ce qu'on sait par le fait : 1° qu'il n'y a pas d'écrivain qui n'ait été un grand critique (qui n'ait parlé de et pour la littérature comme il le fallait) ; 2° qu'il n'y a pas de grand critique qui n'ait parlé de la littérature comme il le devait (et permit que la littérature vécût).



Ceux qui la font mal (!) : ceux qui prétendent que la critique témoigne pour son époque, à laquelle ils se reconnaissent, et qui attendent de la littérature qu'elle aussi témoigne pour elle, ne doutant pas que la littérature doive vouloir la même chose qu'eux. En réalité, le pire solipsisme : la littérature qui se reconnaît et s'aime dans sa critique et la critique qui s'aime et reconnaît dans la littérature (s'entend : qu'elle aime et reconnaît, *ad infinitum*).

Les problèmes qui se posent à la critique littéraire ne sont pas en nature distincts de ceux qui se posent à la critique politique. Rapprochement hasardeux ? Pas tant qu'on le croit. Au contraire même : la question de la forme n'est plus qu'exceptionnellement posée par la critique littéraire, de la même façon qu'elle n'est plus qu'exceptionnellement posée par la critique politique. C'est de la même façon et pour les mêmes raisons qu'on ne remet pas davantage en cause la forme littéraire dominante (de la chronique, du roman) qu'on ne remet pas en cause la forme dominante de la démocratie élective. C'est de la même façon que toutes deux considèrent que la question des formes est résolue, que l'histoire l'a tranchée. De là qu'il n'y a pas plus de formes littéraires révolutionnaires aujourd'hui qu'il n'y en a de politiques. Quelques attendus, peut-être sans rapport ; et peut-être avec.

## ENZO CORMANN



1. La critique est aisée, mais la critique de la critique est difficile.

La critique est aisée, dès lors qu'elle n'expose pas, ou plus, ses critères (ne dit pas, en somme ce qu'elle attend de la littérature, et moins encore ce que, selon elle, *il conviendrait d'attendre* de la littérature) – parce qu'elle ne s'expose pas elle-même, et d'elle-même, à la critique, donc.

La critique de la critique est difficile parce que, notamment, la critique exerce un pouvoir certain sur la réception

des œuvres, la validation des représentations. Aucun artiste ne peut prétendre que ce pouvoir sur son travail et, de ce fait, sur son existence, n'est d'aucune influence sur son appréciation de la critique. Cette relation de dépendance le conduirait plutôt à exprimer en boucle (parfois jusque tard dans la nuit...) sa *misère de position* dans cet inconfortable vis-à-vis.

2. Compte tenu de ce qui précède, une réponse raisonnable et raisonnée à votre question, pourrait être la suivante : j'attends une critique littéraire aussi libre et indépendante que moi.

3. « *La critique est comme la mort*, disait Juan Carlos Onetti, *elle finit toujours par venir*. » Était-ce à dire, entre autres choses, que l'utopie de la critique finira bien par se dégotter un *topos* ?

Mais la critique, consubstantielle du « commerce littéraire » (*commerce* humain, *commerce* de livres...), peut-elle prétendre à se distinguer déontologiquement de l'ensemble du dispositif professionnel au sein duquel elle tient une place éminente ? – autrement dit, à s'assurer un jour d'un *topos* idéal, exempt de contingences ?

4. En attendant, je n'attends pas : j'écris.

## ANDRÉ BLANCHARD

Bon, voyons, *Quelle critique littéraire attendez-vous aujourd'hui ?*

- La vôtre, dirait d'emblée celui qui fut bichonné dans vos colonnes.

Se poser pareille question, c'est actionner le couperet : la critique littéraire qui existe laisserait à désirer dans son ensemble, voire ne mériterait pas de s'appeler ainsi. Qu'une autre advenue ? Ce serait comme attendre le Messie, et se compter parmi les maboules de ça. Encore qu'il puisse y avoir là matière à idée, telle celle-ci : le fin du fin, ce serait qu'il n'y ait pas de critique littéraire, nous lirions comme à nos débuts, de tout, bon grain et ivraie, et c'est ainsi que chacun pratiquerait l'Évangile, quitte à courir, s'il cafouille en les séparant, après l'absolution.



Bon, rebaptisons la question. De la critique littéraire, qu'attendre ?

De celle qui va son bonhomme de chemin sans se laisser dicter, qu'elle s'accroche ! car dire ses quatre vérités à ce qui le mérite, en un tournoi où, là comme ailleurs, le goût traficoté par l'uniformisation s'avance, c'est être Sisyphes.

De celle qui nous énerve, qu'elle arrête de prostituer l'éloge et ne fane plus les lauriers à force de les ratiboiser en faveur des minuscules. C'est là avoir partie liée avec le commerce. À cet ordre de consommer préférons l'ordre de dispersion, quand la critique littéraire charge.



## JAMES SACRÉ

J'aime que les journaux et magazines littéraires me parlent de l'actualité littéraire, mais aussi du passé revisité ou redécouvert de cette littérature. J'aime qu'ils me signalent les gestes d'écriture que font des livres et qu'ils me parlent aussi des éditeurs, des revues, des activités diverses qui maintiennent active la vie de la littérature. (...) Navigant hardiment au-delà du sixième arrondissement parisien, et armé d'une curiosité ni nombriliste ni « élitiste » je sais gré au *Matricule des Anges*, et à quelques autres revues, de s'intéresser à la vie de la soi-disant « petite édition » par exemple, et aussi aux livres de poèmes.

Pour m'en tenir à ces derniers, on lit bien çà et là, dans la presse plus ou moins spécialisée, et dans celle qui semble suggérer à la longue que la poésie n'est pas vraiment de la littérature, parce que ne relevant pas du mauvais commerce qu'on entretient autour de celle-ci, quelques comptes rendus : il semble toujours alors que ce soit par on ne sait quel accident qu'on parle d'un seul livre particulier sans que jamais, ou presque jamais, ce livre soit lu dans l'ensemble d'une œuvre, ou discuté par rapport à d'autres livres du même courant d'écriture, ou par rapport à tout ce qui semble appartenir aujourd'hui au domaine de la poésie. (...) Bref j'aimerais en somme voir se développer une approche plus « sociologique » ou plus socioculturelle de ces livres : elle favoriserait je crois leur vie et celle de la poésie en général dans l'esprit et le sentiment des lecteurs. Et peut-être aussi dans les pratiques d'écriture des poètes.

Je n'attends pas des critiques littéraires qu'ils me disent quels livres il faut lire (ou seulement acheter), ni ceux dont il faut connaître les titres pour en fugitivement parler sans les avoir lus. Non, j'aime qu'ils me fassent part de leurs découvertes, de leurs enthousiasmes pour tel ou tel livre, mais je voudrais que leur savoir et leur compétence m'aident aussi à imaginer ce livre dans un contexte (comme on le fait par exemple pour les livres de philosophie ou de politique, pour des essais ou pour les romans).

Il faut aussi, me semble-t-il, que le critique littéraire ne se comporte pas en animateur de revue qui défend des postures d'écriture bien définies (ou alors il faut nettement le dire et préciser ce qu'on écarte), et qu'il ne prenne pas pour de l'intelligence critique ses ignorances ou ses dédains de beaucoup de livres qu'il décide de ne pas même ouvrir. (...) Je sais bien que la montagne de livres à remuer est énorme. Il est donc pardonné d'avance, assez, pour ses partis pris, ses oublis... mais de temps en temps il pourrait les avouer, ce serait encore éclairer le lecteur, et s'interroger lui-même utilement sans doute sur son activité de critique.



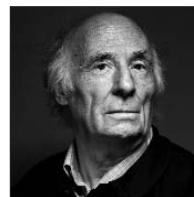
## ÉRIC HOLDER

La belle jeune fille qu'on surnomme « la Critique » s'appelle en réalité Ingrid. Le meilleur moment de la journée, pour elle, se situe aux petites heures du matin, quand elle sort de la salle des machines, des lambeaux de journaux collés aux semelles de ses mocassins. Elle s'apprête à prendre un café au zinc où boivent les ouvriers. Ce midi, elle déjeunera à l'Hôtel Meurice, des messieurs lui feront de l'œil. Elle prendra note de tout, sans se départir de son quant-à-soi. Sa blondeur, ses réparties séduisantes, ainsi que son visage creusé par la passion. Ce soir, elle sera dans le Vercors ou un autre maquis, emmitouffée, goûtant l'air pur, les yeux rivés aux étoiles. Ses parents l'ont prénommée Ingrid en souvenir de la Bergman, dans *Pour qui sonne le glas*. Une Pasionaria, une résistante. On voit de quelle tradition est issue notre agent de liaison. Qu'elle donne des nouvelles, vite, du front où les mots s'entrechoquent, envahisseurs contre pérennes, indignes contre dignes, les collaborateurs contre les réfractaires. Qu'elle nous parle d'Eric Hazan et de La Fabrique avant qu'on les dénonce, d'Alain Berset, des éditions Héros-Limite, de Jean-Pierre Boyer, armateur de Fourbis, puis de Farrago. Qu'elle consacre des dossiers spéciaux, importants, documentés à celles et ceux qui renouvellent la littérature, la poésie, le théâtre, les foyers de sédition : Olivier Cadiot, Nicole Caligaris, Antoine Emaz, Nathalie Quintane, James Sacré, Pierre Guyotat, Jean Rolin. Qu'elle garde sa pétiole à proximité, pas de coup de cœur sans coup de sang. Qu'elle se rende à Marseille, à Poitiers, mais aussi à Rome, à Berlin, à Dublin, partout où résident nos camarades. Qu'elle visite l'écrivain, l'éditeur, le libraire, le traducteur, mais aussi l'attachée de presse, le bouquiniste forain, la bibliothécaire, avec des questions impertinentes, décalées. Nous sommes peu nombreux à avoir construit notre vie autour du livre. Il s'agit d'une confrérie.



## JACQUES ROUBAUD

En premier lieu qu'elle ne soit pas de complaisance. La critique peut être de complaisance de deux manières – volontaire en étant sensible aux pressions des éditeurs, par exemple – involontaire, en étant sensible aux chiffres de vente, par exemple. Comme il y a toujours eu de la critique de complaisance, cette première demande est très banale. En tant que poète, j'aimerais, et c'est là ce que véritablement j'attendrais de la critique, qu'elle accorde une place sérieuse à la poésie. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, et c'est regrettable.



# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## PATRICK DEVILLE

Bonjour Roberto Ferrucci. Avant de te demander ton avis sur la critique littéraire en France, réfugiés que nous sommes de la neige vénitienne dans ce café devant la Santa Maria Gloriosa dei Frari, sirotant nos petits verres d'Anima nera, cette âme noire réglisseuse, parlons un peu de ton dernier livre, *Cosa Cambia*, paru en 2007 chez Marsilio, et dont Fiction & Cie publiera la traduction :

- Voilà : en 2001, à Gênes, j'avais suivi comme journaliste le sommet du G8, les émeutes, les exactions policières, les arrestations... C'était je crois l'événement le plus violent d'un État européen contre son propre peuple depuis la Seconde Guerre mondiale, la guérilla urbaine. Ce fut le début de cette dérive politique de la droite réactionnaire de Berlusconi. Pendant six ans, j'ai repris mes reportages, inventé une forme romanesque à la première personne. Un homme revient, s'installe dans une espèce d'hôtel d'auto-route. Il était là, il se souvient. Il constate que ce gouvernement, aujourd'hui, n'a même plus besoin de la violence.

C'est une clef de lecture pour l'Italie d'aujourd'hui : l'opposition est devenue fataliste. C'est écrit un peu dans ce style que tu connais, minimaliste sur un sujet « maximaliste », une combinaison d'introspection et de description, de témoignage aussi. En Italie, le roman est en cours d'adaptation au cinéma. En France, comme tu le sais,



Antonio Tabucchi, avec qui nous étions à Fontevraud, a accepté d'écrire une préface, et j'espère que la traduction paraîtra en même temps que le livre que je suis en train de terminer pour la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs.

- Tu lis parfois *Le Monde* et *Libération*, quelle différence avec la critique en Italie ?

- Pour les quotidiens, c'est un peu la même chose : le nombre de pages se réduit. Le supplément littéraire de *La Repubblica* est passé de huit à quatre pages. C'est aussi le risque pour *La Stampa*, *Il Manifesto*... Par contre, ici, tous les mensuels et hebdomadaires littéraires en kiosque ont déjà disparu. Il n'y a pas l'équivalent du *Matricule*, par exemple. Les revues critiques se vendent en librairie.

- Oui, le *Matricule* est en effet l'honneur de la France. Ils en sont bien conscients. Et proche sans doute est le jour où nous applaudirons le discours de Thierry Guichard coiffé du bicorne et la main sur le sabre...

- Et qu'ils puissent s'offrir un envoyé spécial comme toi à Venise pendant quinze jours à siroter de l'Anima nera...

- Oui, mais je crois que c'est seulement pour ceux qui ont eu la couverture. Et peut-être même pas tous.

## SLIMANE BENAÏSSA

La critique littéraire est à la littérature ce que le public est au théâtre : l'un ne peut exister sans l'autre, elle est le lien privilégié entre l'auteur et le lecteur.

Aujourd'hui, seule la critique journalistique est restée au contact de la majorité des lecteurs. C'est ainsi que la critique littéraire a totalement été livrée à la politique.



La critique journalistique juge une œuvre littéraire selon des critères obscurs et l'impose par la puissance des médias en lui donnant une légitimité qu'elle n'aurait jamais acquise d'elle-même.

Nous vivons la tyrannie de critiques qui ont trop de pouvoir pour être d'une autre sensibilité que celle du pouvoir. C'est un

domaine où la démocratie est défaillante et le marché florissant. Qui paye qui et pour quelle gloire ?

Bachelard écrivait dans *La Poétique de l'espace* : « Tout lecteur un peu passionné de lecture nourrit et refoule, par la lecture, son désir d'être écrivain... » Je souhaiterais une critique qui m'aiderait à donner envie au lecteur d'être de plus en plus écrivain, c'est-à-dire de mieux en mieux lecteur.

## JEAN-LOUP TRASSARD

Puisque je supporte allègrement le risque de passer – à tort – pour un flagorneur, je n'entends pas me priver du plaisir de vous dire qu'à mon avis *Le Matricule des Anges* fait un travail critique remarquable. Cela posé, n'étant ni professeur qui étudie la littérature, ni journaliste qui rend compte des parutions, je ne me sens guère habilité pour donner des conseils.



J'oserai juste avancer trois petits souhaits :

1- que le critique, à propos d'un ouvrage, ne fasse pas comme s'il s'agissait du seul livre de l'auteur, mais se donne la peine de le relier un peu à ce qui a, éventuellement, été publié avant.

2- que le critique, pour son papier, veuille bien trouver des expressions qui lui soient propres et se refuse à rendre l'ambiance du livre en tissant son texte avec les mots mêmes de ce livre, auquel, alors, il n'apporte rien.

3- que le critique essaie, à l'occasion, de remettre un peu les valeurs en place au lieu de laisser la platitude accaparer les rares pages littéraires sous prétexte que le public en redemande. Il faut savoir si on le suit, ce public, ou si on le précède.

Mais à lire depuis quarante-sept ans une presse qui – j'en suis honoré – me fut toujours favorable, il semble bien que l'art soit facile et la critique très difficile !



**DOMINIQUE MAINARD**  
(septembre 2004/ N°56).-  
Une fragilité tout en sourire,  
l'angoisse de ne pas savoir  
répondre et la grâce de ses  
livres.

**VASSILIS ALEXAKIS**  
(juillet 2007/ N°85).-  
La Tour Eiffel à sa fenêtre,  
un clavier grec à sa  
machine à écrire. Et cette  
impression qu'on pourrait  
le prendre par l'épaule,  
pour aller boire un verre.

**LINDA LÉ**  
(septembre 2007/ N°86).-  
Le silence est un puits où  
la romancière descendait  
chercher peu de mots.  
L'impression de  
la torturer alors...



# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?



## RÉGINE DETAMBEL



George Orwell avait relevé quatre motifs principaux, présents à des degrés divers chez tout écrivain :

- 1) volonté d'attirer l'attention sur soi ;
- 2) enthousiasme esthétique, perception de la beauté dans les mots et leur arrangement ;
- 3) impulsion historique : découvrir des faits vrais et les enregistrer pour la postérité ;
- 4) poursuite d'un but politique au sens large, pour faire aller le monde dans un sens plutôt que dans un autre.

J'y ajoute un cinquième point, l'investissement éthique (du simple fait que le contenu du roman est rattaché au monde de l'action humaine, il comporte nécessairement une composante éthique), qui comprend également la sensibilité propre d'un livre. Croire Musil : « *On n'exprime pas de pensées dans le roman ou la nouvelle, mais on les fait résonner. Pourquoi ne choisit-on pas dans ce cas l'essai ? Justement parce que ces pensées ne sont rien de purement intellectuel mais une chose intellectuelle enchevêtrée avec une chose émotionnelle.* »

Ces cinq points, la critique aujourd'hui les examine, chaque être privilégiant l'une ou plusieurs de ces approches, mais sans doute devrait-elle revenir inlassablement sur le cinquième, qui contient tous les autres : comment s'enchevêtrent dans la fiction une pensée et une émotion ?

Wittgenstein avait supposé que « *l'authenticité de l'expression ne peut pas être démontrée, on doit la sentir.* »

Ce que l'écrivain fait pour notre sensibilité a une importance énorme, que la critique ne rend peut-être pas... Elle répète, souvent, mais sans introduire dans ce qui est répété la différence formelle nécessaire à sa survie en tant que création sensitive. Et si parfois elle lit mal (alors que la critique devrait être l'engagement d'apprendre à lire sans cesse), c'est peut-être par amour exagéré pour la logique... Donc faire crédit à la sensation dans le livre, pas forcément jusqu'à l'absurde, mais quand même un peu, car c'est bien elle, la sensation, qui rend l'écriture digne d'être vécue.

## ARNO BERTINA

Aujourd'hui je n'attends personne je crois. Hier aussi je n'attendais personne. Je me demande même si vous ne vous adressez pas à moi en pensant parler à quelqu'un d'autre car s'il m'arrive de recevoir des critiques chez moi – ma porte est grande ouverte et le vin, ici, est parfois meilleur que chez le voisin – c'est toujours en oubliant de vérifier si mes invités ont ou non une carte de presse. Du coup vous me faites douter... Est-ce qu'une critique littéraire se serait annoncée ? Blonde, brune ? Rousse ? Chauve ??? Quelqu'un se serait annoncé avec le désir de parler de mes livres et je ne m'en souviendrais



pas ? Ce serait trop bête, aussi frustrant que les matins où l'on se découvre incapable de raconter les rêves qu'on vient de faire. Je ne me souviens jamais de mes rêves. Je parlais de cela avec un ami dont le jardin est fabuleux, situé près des gorges du Verdon, et il m'a dit – c'était un magnifique soir d'été, on attendait l'orage avec délectation – que j'écrivais certainement adossé à cet oubli, en y puisant une grande énergie.

## JEAN-PIERRE OSTENDE

J'adore attendre

le souffle du rorqual commun sur le Saint-Laurent par exemple. Mais pour la critique, je ne sais pas comment attendre. Alors, je

n'attends plus. De temps en temps j'ai une bonne surprise quand ça donne envie, que c'est solide, dans une langue vivante.

Dans son laboratoire de la petite maison dans la prairie, le docteur Travolta propose une ADN partie stimulante : Georges Blanchot-Perros, Christian Benjamin-Prigent, Marthe Vialatte-Robert, Emmanuel Stevenson-Hocquard, Jules Adorno-Renard, Chuck Butor-Palahniuk...





## RÉGIS JAUFFRET

Je voudrais une critique passionnée, et pourtant sereine, analytique, et sans emphase. Avec moins de promotion au titre de Grand Écrivain, dont j'ai moi-même été à l'occasion affublé en hâte. Les grands écrivains sont morts, et on ne peut accéder à ce titre peu enviable qu'allongé dans sa tombe. Être un écrivain vivant est toujours plus doux qu'être un squelette sanctifié. Si je savais qu'un de mes livres me survive, je le poursuivrais de ma haine, car il est si rassurant de se dire qu'après soi ni êtres ni bouquins ne continueront à se pavaner, alors que la fête sera finie pour nous.



## NIMROD

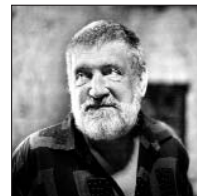
La critique est difficile, elle est impossible, et la question du *Matricule des anges*, déraisonnable ! Il y a la forme d'attente que suscite la critique en général. Pour ma part, j'aimerais être surpris. Si je pouvais préciser ma pensée, je dirais que l'acuité critique ressemble à ces trouvailles qui, en même temps qu'elles changent la nature d'une phrase, nous apaisent. On ne s'attendait pas spécialement à une netteté d'expression autant que de clarté dans tel ou tel paragraphe. Quelques ratures nous y conduisent, et voilà que l'on redécouvre l'esthétique qu'on avait préméditée tantôt. La critique avance elle aussi à tâtons. Or le temps du critique est compté. Moi qui l'exerce en dandy, c'est souvent en tournant six mois autour d'un ouvrage que je trouve enfin la manière d'en parler. Hommage donc aux professionnels qui le font en quelques heures ! Le plus beau cadeau que la critique fasse à un auteur c'est de trouver le lieu et la formule d'un ouvrage. Ceux-ci constituent pour l'écrivain une manière de révélation, car ils lui procurent le sentiment d'avoir été compris. En y réussissant, le critique triomphe du défi le plus difficile qui soit : ne pas se payer de mots.



## FRANÇOIS SALVAING

Quelle critique littéraire attendez-vous aujourd'hui ?

- Aucune. Ni demain.
- Vous n'admettez pas la critique ?
- Les écrivains qui attendent pour aujourd'hui ou demain une critique littéraire sont des voyageurs patientant sur le quai d'une gare désaffectée.
- Selon vous, plus aucun train ne passe ?
- Si, sur des voies de garage, dans des revues.
- Restez poli, tout de même. Votre point de vue paraît dans *Le Matricule des anges* qui...
- Loué soit-il, l'un dans l'autre. Jusqu'au plus profond du désert. Et, avec lui, les dissidents de son espèce.
- Et maudits soient... ?
- Ceux qui ne lisent pas. Ou seulement les quatrièmes de couverture, ou seulement pendant les quelques minutes où l'attachée de presse qui les a invités à déjeuner va se repouder le nez, ou/et les articles de leurs semblables, avaleurs comme eux d'alléchants quatrièmes et de fins déjeuners.
- Prétendez-vous que les critiques actuels ne lisent pas les livres dont ils rendent compte ?
- Ils auraient tort. Pourquoi se fouler, essayer de comprendre les enjeux d'un texte, enjeux littéraires d'abord, dans l'œuvre de son auteur, dans la langue et l'époque où il est écrit, pourquoi essayer de situer ces enjeux par rapport à ceux d'autres textes, français et étrangers, anciens ou contemporains, vu la place dont leurs comptes-rendus disposeront dans leurs journaux... Et sachant que cette place sera déterminée par des éléments extérieurs au texte.
- Tels que ?
- Biographie, préexistence médiatique de l'auteur. Ou de ses conjoints, ascendants ou descendants. Si on peut relier son texte à (et le remplacer par) une histoire déjà connue et remâchée. Si son texte s'offre comme marche-pied à une thématique de l'actualité, ou permet une nouvelle projection d'images anciennement ou fraîchement sur le marché.
- Vous en avez fini ?
- Non. Et par exemple j'aurais voulu citer un texte d'Italo Calvino « sur l'épidémie de peste qui atteint l'humanité dans sa fonction la plus caractéristique : l'usage de la parole ». Mais vous devez avoir vos deux mille signes ?



## GÉRARD MACÉ



Une critique objective, impartiale, désintéressée, lucide, sans complaisance. Et qui, malgré cela, dirait du bien de mes livres.

# ÉCRIVAINS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## HUBERT HADDAD

L'écrivain est à l'épreuve de la critique : il ne peut donc rien attendre d'elle. S'il lui arrive de prendre pouvoir, on l'observe communément, c'est pour la mystifier, la modéliser selon son désir, ou pour l'inféoder. Des auteurs fameux auront bricolé l'appareil critique qui les sert, en augures pragmatiques. Un écrivain doit se tenir à distance de ses juges, le plus possible, s'il tient à cultiver la liberté d'être indéfiniment autre. L'esprit critique, de discernement, est bien sûr la vertu cardinale, mais en référence à un objet atypique, non conforme, au comportement byzantin, sans spécifications établies : la littérature. Comment s'étonner que les erreurs de jugement soient quasi consubstantielles à l'exercice, en dépit de l'honnêteté intellectuelle et des valeurs réflexives ? Le pur don critique, idéalement, aurait à voir avec la lucidité, soleil de la blesure, face aux aveuglements et mystifications de tous ordres, mais une lucidité servie par la passion de son objet – généreuse, divinatrice. Qu'on songe au passage du témoin des découvreurs, passeurs et autres intercesseurs : les Mirbeau, Bloy, de Gourmont, Proust, Breton, Caillois, etc. Le jugement critique ne peut être salubre qu'à même étiage de souffle et d'âme, à savoir d'impondérable intuition, d'empathie introspective, de désir flibustier, d'impartiale exaltation, d'inspiration prodigue... La générosité, dans ce registre, implique de



ne jamais se plier à la doxa qui prévaut, universitaire ou clanique. Un critique n'est certes qu'un lecteur témoinnant avec plus ou moins de distance d'une expérience solitaire : l'analyse qu'il en fera sera son jugement. Terrible postérité que la capitulation et l'erreur ! On supporte les bévues d'un Tolstoï qui voulait nous prouver que Shakespeare « ne peut être tenu que pour un écrivain de quatrième ordre », guère celles d'un Sainte-Beuve déniaient toute valeur à Baudelaire, Balzac ou Stendhal. Un philosophe aveuglé peut cacher un solide écrivain. Mais le critique littéraire qui manque de cœur restera un suppôt du vide académique, un pitre doctrinaire, voire un douanier des voix braconnières de l'inconscient. On demande au critique – outre d'asseoir sa légitimité sur la magique étude – qu'il se remette sans cesse en question lui-même face à l'œuvre et qu'il ne se targue d'aucune attitude. Œdipe et la sphinge sont un même homme. On demande au critique la plus folle passion dans l'acuité anticipatrice. Sauf à l'éteindre, l'eau tiède ne saurait juger du feu. On demande au critique rien moins que du génie.

## CLAUDE LOUIS-COMBET

J'ai été et suis encore un grand lecteur de critique littéraire à l'ancienne. Je me suis régalé et me régale encore des œuvres de Sainte-Beuve, de Faguet, de Lemaître et, plus près de nous, de Du Bos et de Thibaudet. Il y eut un temps, dans mes années de formation et dans toute une première partie de mon activité d'écrivain, jusque vers 1985, pendant lequel je fus un lecteur attentif de la presse littéraire. J'y quêtai des informations mais aussi une réflexion philosophique et esthétique, à propos d'auteurs et de textes dont les horizons voisinaient avec le mien. J'y cherchais aussi et pouvais y trouver des occasions de découvertes et d'impérieuses incitations à la lecture. Ainsi, par exemple, jamais je ne saurai assez manifester ma reconnaissance à Maurice Nadaud (que je n'ai jamais rencontré et qui ne m'a sans doute jamais lu) pour la révélation de quelques auteurs devenus pour moi des « phares » absolus. Witold Gombrowicz, ou John Cowper Powys, entre autres. Mais je dois dire que cette ère de grâce et d'enthousiasme n'est plus, pour moi, aujourd'hui, qu'un heureux souvenir autour duquel vient se cristalliser ma nostalgie – nostalgie d'une mise en relief de textes essentiels et d'auteurs qui ne se laissent pas prendre pour des vedettes mais ne sont rien moins que des créateurs d'écriture et des témoins d'existence. À présent, hormis *Le Matricule des Anges*, dans lequel je trouve encore de quoi glaner, je vois un peu partout, dans une presse servile, mercantile et d'une médiocrité écœurante, des valeurs frelatées déversées de semaine en semaine, de mois en mois, sur le marché littéraire, à grand renfort de jugements hyperboliques – et des auteurs poussés sur le devant de la scène pour amuser les gogos et faire fortune. Et comme nous vivons en un temps de profonde misère d'esprit et de goût, je ne vois rien à attendre de la critique. Elle peut continuer de ronronner. Elle peut disparaître. La pub prendra le relais. Il n'y a pas de quoi verser des larmes. Le mal est fait et, de toute façon, l'écrivain n'a pas besoin de glosateur.



P.S. Me relisant, j'atténue mon propos. Si dans la grande presse, la substance va se raréfiant, il ne faudrait pas que des auteurs, qui n'ont jamais eu accès à la critique se prévalent de mon humeur pour estimer que la presse est injuste et qu'ils valent mieux que le silence qui les ignore. En soi, le silence et l'ignorance de la critique, ne sont pas un titre de gloire pour tant d'écrivains condamnés à rester dans l'ombre. Il n'y a pas de quoi se vanter de l'oubli dans lequel on peut être tenu. Le principal reste encore d'écrire, pour autant que ce soit une nécessité.

## ENRIQUE VILA-MATAS



Même si, je l'admets, il a pu m'arriver de manifester à l'égard de la critique littéraire une certaine ironie, je n'en demeure pas moins convaincu de sa nécessité absolue.

Surtout par les temps qui courent, où règne plus que jamais la confusion entre ce qui est spécifiquement littéraire et cette bouffe imprimée que l'on nous sert à doses industrielles. Lorsqu'il écrit, un critique doit donner au lecteur une idée précise des thèmes et de l'intrigue du livre dont il traite. Il doit savoir mettre en perspective la nouveauté d'un texte par rapport aux œuvres antérieures de l'auteur, mais également par rapport à la tradition littéraire. Il doit rendre compte, en définitive, de la réussite d'une œuvre, au regard des intentions les plus manifestes de l'auteur.

Je crois que la chose la plus intéressante que puisse faire un critique – pour peu qu'il ait de l'ambition et la volonté d'être *dur*, implacable – c'est d'évaluer chez un auteur la capacité qu'il aura à se perpétuer, à se rendre lui-même mémorable... et la façon dont il saura produire chez le lecteur une impression durable.

## ANTOINE EMAZ



Une critique littéraire qui assume vraiment sa fonction, sans tomber dans le parisianisme, la mode, le « tout le monde en parle » donc faut en parler, donc j'en parle...

Je souhaiterais que cesse cette dictature du *lectomat*, en sorte que la poésie et les autres « genres mineurs » mais résistants ne disparaissent pas totalement de l'actualité. On peut le craindre si l'on considère l'évolution longue du *Monde des livres* ou de *France Culture*, par exemple. Or il y a de jeunes poètes, des éditeurs, qui ont besoin de cet appui pour exister un peu, assez pour perdurer et continuer le travail.

Autrement dit, la critique n'est pas là pour pousser les feux de la vente et rajouter des spots sur des ouvrages qui, pour de bonnes ou mauvaises raisons, sont déjà des succès de librairies. Elle doit aider à la reconnaissance des œuvres *littéraires* ; celles-ci, on le sait, ont souvent un aspect abrupt, radical, voire déroutant. Le critique, parce qu'il est le plus plastique des lecteurs, doit pouvoir montrer la cohérence d'ensemble du dispositif d'écriture, la légitimité de l'effort demandé au lecteur, et tout l'intérêt qu'il y a à être dérangé dans ses habitudes, pour être vraiment transporté par le livre. Avec tout cela, on n'en vendra sans doute pas des palettes entières, mais l'ensemble de la mise en place ne sera pas retourné à l'éditeur...

Comme lecteur, j'attends que la critique, sans jargon, me propose un tri dans la masse, une hiérarchie, à travers une argumentation et une analyse sans sectarisme. Elle doit découvrir et confirmer des œuvres aux horizons divers mais ayant en commun un vrai travail de langue et une force de révélation, ainsi qu'une forme de résistance à la bêtise, à l'aliénation de la langue et des têtes.

Bref, il faudrait que la critique soit ce qu'elle a été souvent et demeure encore parfois : une création littéraire à part entière avec un objet particulier, délicat sans doute mais ni ringard ni honteux : la littérature elle-même.

## FRANÇOIS BON

J'ai lu l'intégralité des 99 *Matricule des Anges*, et en général exhaustivement. Pas de mérite à cela, j'ai lu d'autres choses à côté, et c'est aussi parce que ça me parlait « boutique », nouvelles de la famille. Encore moins de mérite puisque, malgré mes protestations, en tant qu'auteur passé en Une je l'ai systématiquement reçu gratuitement.

Je remercie Thierry Guichard et Philippe Savary pour 99 éditos qui sont *notre* colère, compagnonnage et désaccords inclus.

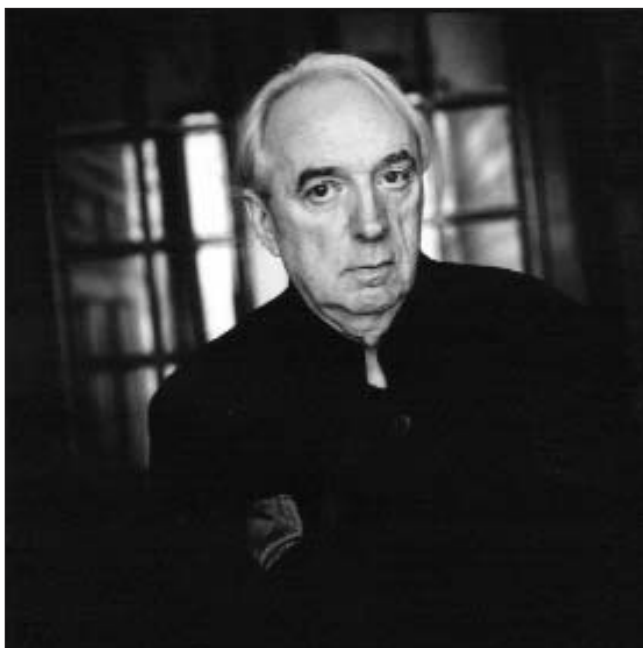
La critique n'a pas être *littéraire*, les recensions sont de l'encre morte. C'est vers le dehors qu'on applique la critique, c'est au monde qu'on l'applique. Hommage à eux, parce qu'on me mettrait n'importe quel de leur texte sous les yeux je le reconnaîtrais pour lu, c'est que vous avez invité des chroniqueurs. Holder, Fabre, Serena, Emaz, Salvaing pour les principaux contributeurs : ils ont tenu leur rôle, ils n'ont pas *fait* de littérature, et ça a donné la boussole à tout le monde.

100 Matricules, c'est 100 fois le dossier auteur. Je suis un des rares qui ait préféré que ça ne se fasse pas chez moi. Mais j'ai toujours aimé entrer avec vous chez les autres, sauf une ou deux exceptions d'auteurs que je n'aime pas – et cette subjectivité-là aussi on y avait droit, puisque vous fonctionniez pareil. Et rassembler ce que vous avez accumulé sur autant de militants et artisans de l'édition, quand ?

La presse littéraire (je récuse à Thierry Guichard son appellation refuge de « journaliste » : écrire à propos de littérature, c'est écrire *dans* la littérature, la construire, la réfléchir) a eu très temporairement, ces dernières décennies une interaction avec la prescription : se repérer dans la profusion marchande. Le livre n'est plus le vecteur unique de la littérature. Vous n'avez cessé de nous le dire, et vous avez vous-même rajouté une voie de passage. Ce ne sont plus des recensions dont nous avons besoin. Ni de *critique*, ni de *littéraire*. Juste de cela, que vous faites.



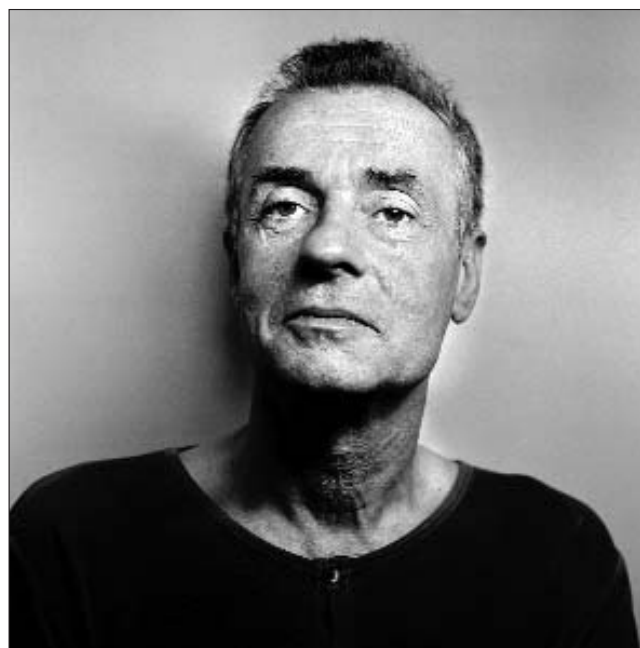
**FRANCK VENAILLE**  
(décembre 2001/ N°37).-  
Trois séances de quatre heures, entrecoupées à midi par un repas dans un resto indien. Et le soir, au moment de partir, l'impossibilité de lui dire qu'on l'aime.



**ERRI DE LUCA**  
(mai 2002/ N°39).-  
Une voix ensorcellante, une réelle attention à l'autre. Le lendemain, la silhouette du Napolitain détonna au Salon du livre de Paris



**HUBERT MINGARELLI**  
(mai 2005/ N°63).-  
Le bateau sous le hangar, la cabane où il écrit. Il aurait fallu ne pas parler pour être au plus près de ses livres.



**JEAN ROLIN**  
(avril 2005/ N°62).-  
Tout allait bien, jusqu'à ce qu'Olivier Roller arrive...  
Sous ses fenêtres, le boucan parisien.



# « Qu'elle nous montre les véritables enjeux de la littérature »

Certains sont écrivains, d'autres enseignent, beaucoup se contentent de répondre à l'appel qu'on leur a lancé en signant de leur nom et en laissant innommés leurs fonctions, métiers, activités. Tous font partie de nos lecteurs.

## JULIE BOUILLON

Chers Anges, je commence en me cachant derrière le grand Charles Baudelaire pour répondre à votre question. « *Je crois sincèrement que la meilleure critique est celle qui est amusante et poétique (...). Ainsi le meilleur compte rendu d'un tableau pourra être un sonnet ou une élégie.* » Tout est donc affaire de souffle et de style.

*Le Matricule des Anges* se distingue, pour moi, par la qualité de l'écriture de celles et ceux qui parlent de l'écriture des autres. L'article qui a du style s'engage de deux manières : dans le travail réitéré de l'écriture, qui en est également le sujet, et dans le partage, mis en forme, de l'émoi du critique qui est avant tout un lecteur. J'espère du critique qu'il accepte de me restituer, autant que possible, son plaisir de lecteur afin que, lisant cette joie, je me la réserve à moi-même.

C'est pourquoi j'entasse consciencieusement, depuis quelques années, toutes mes revues (pour quand j'aurai décroché mon Capes, pour quand les enfants seront plus grands, pour quand je serai très vieille...) comme autant de promesses d'acheter enfin le livre d'un auteur avec lequel il m'avait presque semblé m'être entretenue moi-même. Cette impression, il me semble, provient de la connivence discrète qui se lit dans les entretiens d'auteurs.

Et cette chose, essentielle, sur laquelle auteurs et critiques semblent se retrouver : dire quelque chose de sincère sur l'expérience d'écrire.

Car enfin je m'en aperçois en écrivant ce petit texte de début d'année et je vais oser cette confiance : plus encore que de lire, les auteurs devisant avec les anges me donnent envie d'écrire moi aussi. Surtout ce que je veux dire par là, c'est que donner à lire au public le versant ardu, pénible voire sacrificiel de l'engagement des auteurs à écrire, c'est placer le lecteur non plus comme un consommateur de livres mais comme un actant du livre, s'il veut bien se donner la peine d'éprouver à nouveau dans sa lecture intime ce travail des auteurs. (...) J'apprécie donc particulièrement qu'un critique littéraire ose l'intelligence de son propre style : une intelligence discrète qui a confiance en celle des lecteurs capables de retrouver celle contenue dans les œuvres.

## CLAUDE DESNIER

On va le faire simple, les plats de fêtes étant soit du genre indigeste, soit de possibles chefs-d'œuvre, à réserver aux cuisiniers de talent que vous avez réunis depuis seize ans (déjà ?)

J'attends pour ma part d'une critique littéraire qu'elle soit ouverte, indépendante, et que le support comme l'équipe de ses rédacteurs soient pérennes.

J'attends qu'elle fasse gagner du temps au lecteur compulsif que je suis, au lecteur brouillon que je reste, qu'elle attire mon regard et mes pas vers une œuvre, un auteur, un volume, une page même, que sans elle je n'aurais guère la chance de trouver dans le pseudo chaos des librairies organisées en rayons des supermarchés, aveuglé par les néons publicitaires, étourdi par les sirènes des modes.

J'attends donc qu'elle soit lisible, accessible et ne me laisse pas penaud après lecture, à me demander pourquoi je n'ai absolument rien compris à l'exercice de style de probablement haute volée de son auteur, accusant d'abord la fatigue, mais après une bonne nuit de sommeil et un nouvel échec, sidéré par mon piètre niveau au point de renoncer pour un temps variable (parfois long...) à entrer dans une librairie... Toutes conditions que remplit pour moi grosso modo Lmda, et qui justifient depuis le début je crois mes chèques de réabonnement.

Ensuite bien sûr, le support se lit plus comme un journal local que comme un mensuel national, je veux dire, je suis plus roman que poésie, plus attiré par le quotidien d'un auteur que par celui d'un éditeur, et mes enfants sont grands, donc ± logiquement je zappe la littérature jeunesse, etc. Mais mon voisin bien sûr sera tout l'opposé. ...

# LECTEURS QUELLE CRITIQUE LITTÉRAIRE ATTENDEZ-VOUS ?

## SYLVIE DURBEC

D'abord qu'elle soit véritablement littéraire. Ce qui de prime abord peut sembler une tautologie. Mais ne l'est pas tant que ça. Nous sommes assommés de livres au moment où nous en manquons le plus.

Parcourir les différents suppléments « littéraires » des quotidiens est révélateur. On ne propose au lecteur que ce qui vient de sortir au risque de faire mourir un livre dès qu'il est publié depuis quelques mois. Étonnant d'ailleurs comme le consensus se fait vite : d'un journal à un magazine, ce sont les mêmes livres que l'on retrouve. Peu de voix discordantes. Il n'est plus question d'analyser et de formuler un jugement mais plutôt d'écrire un éloge, non pas de l'écriture et de sa singularité, mais de la nouveauté en tant que telle : un livre vient de sortir et il faut en faire la promotion. (...)

Ensuite, qu'elle soit libre et audacieuse en ses choix.

Car il s'agit, dans une critique véritablement littéraire, de mettre en jeu une capacité d'investigation, de curiosité que le marché du livre ne permet pas. La petite édition propose souvent des livres novateurs. (...)

Nous attendons aussi de la critique littéraire qu'elle montre les véritables enjeux de la littérature aujourd'hui. Le monde dans lequel nous vivons est une étrange chose : nous ne savons plus si nous en faisons partie ou si, au contraire, nous restons définitivement, à la porte. Si loin du livre que soit ce monde mondialisé, la littérature a toujours la force de l'interroger et de le montrer sous des aspects inattendus. Si, comme le redoutait Walter Benjamin, l'homme occidental ne peut plus raconter d'histoires depuis la Grande Guerre, la littérature existe encore, ici et ailleurs, puisant de nouvelles formes qui transgressent les genres. La critique littéraire se doit d'être exigeante et attentive à ces changements. Littérature du colonisé qui réinvente la littérature du colonisateur, littératures mineures dont parlait Deleuze, du régional opposé au national, à voir du côté de Robert Walser par exemple, littérature des marges.

Edward Said pourrait nous servir de conclusion, lui qui, à sa manière si fructueuse a su ouvrir des voies à la critique littéraire en montrant comment « *l'exil, l'immigration et la traversée des frontières sont des expériences qui peuvent nous fournir de nouvelles formes narratives* », permettant ainsi au lecteur d'entrevoir ce que John Berger appelle « *d'autres façons de raconter* ».

## PHILIPPE RAHMY

Quand tu as écrit ton livre et que tu descends en ville, hirsute, un rasoir à la main comme dans la chanson de Balavoine, il se peut qu'on repère ton éclat de famine, derrière la vitrine du Matricule Desanges où on fait aussi métier de lame. On te tire par la manche, c'est bien, et on te coupe les cheveux en quatre, on te fait la barbe et la tête au carré. Quand tu ressorts de chez Desanges, on te croirait presque humain. Mais avant de te laisser filer, quand tu es vissé sur le fauteuil pneumatique, on te cause, chacun sait qu'il n'y a pas plus causant qu'un coiffeur. Et toi, tu fais le bonhomme, tu te sens soudain comme Clint dans *Le Bon, la Brute et le Truand*, tu fixes le rasoir à l'air de rien, le doigt sur la gâchette sous ta serviette chaude. Évidemment, une fois rasé, Clint reste Clint, mais pas toi qui ressorts raboté les tripes à l'air, sanguinolent sur le trottoir, trotinant, claudiquant, dans ton costume d'écrivain. Chacun sait que l'amour est une manière de différer le viol, chacun sait aussi que les barbiers sont pressés, et que Jack l'Éventreur appartenait à la confrérie du chignon. Alors qu'attendre de la critique ? À coup sûr, qu'elle recommence, puisqu'en écrivant, on se met à poil.

## BRUNO BERCHOU

J'ai fait un rêve. Comme cela se pratique pour les vins, on avait instauré en Francophonie la « dégustation à l'aveugle » pour la littérature : quiconque voulait faire œuvre de critique se pliait à la règle consistant à ne recevoir, en service de presse et en avant-première, que des œuvres dont on faisait provisoirement disparaître le nom de l'auteur. La critique désormais lisait des *textes* et non plus des auteurs, sur lesquels on posait un masque, pour n'en garder que la plume.

Conséquence : ceux qui, écrivains eux-mêmes, avaient auparavant la lourde tâche de « critiquer » un écrivain lui-même journaliste et critique, préféraient se retirer, pour ne pas commettre de bévues. Ainsi, l'*homo litterarius journalistus*, espèce terrorisée par le boomerang, était en voie de disparition. Bref, la Francophonie comptait de plus en plus de critiques littéraires et de moins en moins de garçons d'ascenseur.

J'ai fait un cauchemar. L'auteur de théâtre le plus populaire était un ancien affairiste, ami du Président, reconverti en écrivain comme d'autres dans le commerce des sardines. Sa pièce, jouée sur une grande scène de la capitale, bénéficiait de toutes les promotions dans les médias. Elle était même programmée à une heure de grande écoute le 25 décembre sur une chaîne de la télévision publique.

Parmi les écrivains, on ne trouvait plus d'humoristes. Disons plutôt qu'on les avait effacés de la scène publique. En fait d'humoriste, le plus populaire était un pétomane, ami du Président. Il avait même un jour accompagné ce dernier au Vatican, pour une visite au Saint-Père.

Ceux qui préféraient en rire disaient qu'on était au Royaume d'Ubu. Quand on broyait du noir, on parlait d'un « Radeau de la Méduse culturel ».

Ah oui, à ce propos, la question : *Quelle critique littéraire attendez-vous aujourd'hui ?*

- Une critique assez forte, assez crédible et assez audible... pour que ça soit impensable.

J'ai fait un rêve...



## CAROLINE LÉBOUCQ

Je pense souvent à cette scène du film de François Truffaut, *L'Amour en fuite*. Antoine Doinel accompagne son fils à la gare de Lyon et lui donne ses derniers conseils avant que le train démarre :

- Travaille bien ton violon, Alphonse. Si tu travailles bien et si tu es doué, tu deviendras un grand musicien.

- Et si je travaille mal ?

- Si tu travailles mal et si tu fais plein de fausses notes, et bien, tu seras critique musical.

À travers son personnage, son double fictionnel, François Truffaut fait une allusion à peine déguisée au 7<sup>e</sup> Art. Lui-même critique avant d'être réalisateur, peut-être voulait-il dénoncer une profession composée de gens qui ont une connaissance technique, théorique du cinéma sans oser s'y frotter concrètement ? Par manque de talent ? C'est ce qu'il insinue par la bouche de Jean-Pierre Léaud. Peut-être par manque d'audace ?, pourrais-je ajouter.

Si je fais glisser sa réflexion vers le domaine littéraire, la critique ne serait faite que par des écrivains ratés ? Céline ne se privait pas de l'écrire : « *Ce sont les ratés les plus rances qui décrètent le goût du jour !* » Si cela était le cas, pourquoi écoute-t-on encore les avis d'untel ou d'untelle, la frustration n'entraînant pas l'impartialité, faussant le jugement, aigrissant le meilleur de l'humain. Bien sûr, certains s'exercent parfois à porter les deux casquettes, sans grand talent d'un côté, sans grande crédibilité de l'autre. Que demande-t-on à la critique littéraire, sinon une lecture anticipée, lucide, et passionnée de ce que nous trouverons sur les rayons des libraires ? Si je la juge sincère, je lui accorde ma confiance. Mieux qu'une quatrième de couverture insuffisante ou erronée, la critique me guide, m'aide à faire des choix, des découvertes, m'invite sur des chemins qui m'étaient jusque-là inconnus.

Pour en revenir au film, *L'Amour en fuite*, Antoine Doinel est l'auteur d'un roman, *Les Salades de l'amour* – une autofiction, dirait-on aujourd'hui – dans lequel il raconte ses amours passées. On ne sait pas ce que la critique en a pensé, mais Colette, son ex, le trouve chez un bouquiniste, un an après sa parution. Ce n'est pas bon signe...

## JÉRÔME ROGER

Est-ce trop demander à la critique de dire de temps à autre, d'où elle parle (sans parodier les lacaniens), à qui elle s'adresse, et comment elle s'adresse aux autres ? Peut-on imaginer une critique autrement que partagée entre le ou bien universitaire – que personne ne lit hormis la corporation –, ou bien grand public – qui caresse l'opinion dans le sens du poil ? Il faudrait de temps à autre revenir à et relire des gens qui ne se prétendaient pas des critiques et à qui pourtant nous devons presque tout, Péguy, Proust, Nabokov, V. Woolf, etc. J'énumère au hasard... Nous leur devons tout parce que leur manière de lire est organiquement politique autant que poétique. Une critique qui ne sait pas ce qu'elle fait dans la cité ne fait que renforcer les institutions intellectuelles dans leur fonction de gardiennes de l'ordre. Elle se cantonne, prudemment à « l'esthétique » (voir « Tout arrive ! » de l'exécrable et toujours content de lui Arnaud Laporte tous les jours sur France Culture), ce qui exclut toute forme de débat, de conflit, de crise. La critique c'est reconnaître que la littérature met des choses, des choses comme la vie, en crise.

## CHRISTINE LEMAIRE

Une très vieille dame qui m'est chère juge encore des présents d'après leur étiquette : prix, marque, provenance ; quand les critères sont réunis, alors, comme la cribleuse de Courbet, elle s'agenouille.

Une autre dame, ancienne aussi, me fut de longue date présentée. Je la croyais parcheminée comme les pages des manuels, comme les demoiselles emphatiques qu'elle nourrissait (mal). Il fallait l'admirer, enchâssée.

Qui me parle mieux aujourd'hui de la seconde, madame Littérature ? C'est chez Bergounioux ou Michon que me reprend le goût de lire Faulkner, comme chez Sollers naguère. Connaissant le bras de l'écrivain, on corrige d'usage la direction de la lune. C'est Olivier Rolin qui montre Lowry. Pinson qui m'indique Fourcade. C'est Bertina qui parle de Senges, de Pynchon ou de Simon. Gracq et Marianne Alphant de Stendhal. Manguel. Vila-Matas,...

Quelle place alors pour les critiques journalistes ? D'abord celle, écrasante, de l'information, donc d'un tri nécessaire. Intéressante à ce titre, la liste des ouvrages reçus au *Matricule*. Comprenant l'inégal succès de la tâche, je suis cependant en alerte. Visibles, l'idéologie, la mode ou son contrepied, et les compromis de l'amitié.

J'aime aussi que la critique ne soit pas loin de l'universitaire. D'humeur, vagabonde ou paresseuse, elle n'est que plaisanterie, agréable comme telle. L'universitaire a à dire. Analystes du style ou historiens, les chercheurs éclairent liens, interprétations, contexte en perpétuel renouvellement.

Enfin la meilleure revue, déjà polycéphale, ne peut donner que ce qu'elle a. Dès lors, oui, félicitons-nous du travail des signataires angéliques, ça ne m'empêchera pas de regarder chez Nadeau, dans des revues en ligne, sur les sites des éditeurs, chez les libraires et leurs groupements, sous d'autres signatures, dans des quotidiens. Si le temps manque, si mon défaut d'organisation me fait manquer des essentiels, je finirai bien par le savoir. Je n'en ai pas besoin à l'heure. Pas de dîners en ville.

\* D'autres réponses sont en ligne sur notre site [www.Lmda.net](http://www.Lmda.net)